



LE CERCLE FREUDIEN

10, passage Montbrun  
74014 Paris

[www.cerclefreudien.org](http://www.cerclefreudien.org)  
[cerclefreudien.asso@gmail.com](mailto:cerclefreudien.asso@gmail.com)

# Lettres du Cercle freudien

-:-:-:-

Numéro 4  
Février 2024

# Sommaire

-:-:-:-

<i>Ouverture</i>	J. - Cl. Adida P. Boismenu D. Weiss	p. 5
<i>Journée du 25 novembre 2023 : La procédure d'inscription de la pratique analytique en questions :</i>		p. 7
- Argument	Le C. A.	p. 8
- Programme de la journée		p. 11
- Ouverture	Pierre Boismenu	p. 13
- Note sur la Procédure d'inscription et l'esprit du Cercle	Danièle Lévy	p. 17
- Éloge de la procédure d'inscription	Alain Deniau	P. 21
- Lettre aux membres du Cercle freudien à l'occasion d'une journée sur la Passe	David Dupont	p. 23
- Maintenir à vif le désir d'analyste	Danièle Epstein	p. 27
- La Passe, un signifiant nouveau ?	Fabienne Ankaoua	p. 31
- Quelques embarras de la procédure	Françoise Delbary	p.37

- Faut-il procéder	Daniel Weiss	p. 49
- Texte relatif à la procédure d'inscription - Le devenir analyste	Guy Dana	p. 57
- Fin d'analyse/Pratique de l'analyse sans fin ?	Jean-Yves Broudic	p. 61
- Sans titre Intervention conclusive	Pierre Boismenu	p. 65
- Éléments et perspectives	Le C. A.	p. 71

### *Textes et débats*

- La capacité d'être seul (Winnicott 1958)	Robert Montrelay	p. 75
- Le transfert entre savoir et ignorance	Robert Montrelay	p. 81
- Ce qui n'a pas eu (de) lieu	Jean-Pierre Basolet	p. 95
- Lettre à Jean-Pierre Basolet	Geneviève Piot-Mayol	p. 99
- La psychanalyse comme expérience	Pierre Boismenu	p. 105
- Depuis la chambre	Claude Maillard Geneviève Piot-Maillol Pierre Boismenu	p. 121

### *Da Capo*

p. 125

\*



## *Ouverture*

Dans ce quatrième numéro des Lettres du Cercle sont reprises les interventions qui ont eu lieu lors de la journée consacrées à la Procédure d'inscription de la pratique analytique.

Ainsi que le souligne l'argument de cette journée cette procédure a été « peu mise en œuvre » ces dernières années. Mais elle nous fait parler et écrire. « Devenir analyste... et le rester » (pour paraphraser le titre du livre de S. André) : la question est au travail au Cercle, les différentes contributions et les différents points de vue développés, à lire ci-après, en témoignent et donnent l'occasion de relancer la discussion.

On trouvera également dans ce numéro différents textes, récents ou plus anciens, que leurs auteurs ont bien voulu nous confier pour les faire connaître aux membres du Cercle. Là encore il s'agit d'ouvrir et de poursuivre le débat entre nous.

À suivre...

\*

Jeanne-Claire Adida,  
Pierre Boismenu,  
Daniel Weiss



***LA PROCEDURE D'INSCRIPTION  
DE LA PRATIQUE ANALYTIQUE  
EN QUESTIONS***

***CERCLE FREUDIEN***

***Journée du 25 novembre 2023***

*Argument*

Le Cercle freudien a inscrit la Procédure d'inscription de la pratique analytique dans ses statuts (article 19), en 2002, (faisant suite à la Déclaration de 1995) instaurant ainsi « *un espace spécifique destiné à être le lieu d'adresse pour celui qui s'engage dans cette démarche. Ce lieu est dénommé Cartel d'inscription. (...) Il revient au cartel de décider à la majorité de ses membres, si ce qu'il a eu à connaître témoigne d'un parcours de formation et d'une pratique psychanalytique.* »

Ce dispositif a été mis en place dans le contexte de l'amendement Accoyer qui visait à réglementer les psychothérapies, alors que la Déclaration, elle, était élaborée lors du plan Juppé. C'est aussi dans ce contexte que le Groupe de contact (réunissant la plupart des associations de psychanalyse à l'exclusion de l'École de la Cause) s'est constitué. Il s'agissait de défendre l'exercice de la psychanalyse laïque et même de la psychanalyse tout court. Cette mobilisation n'a cependant pas pu empêcher qu'elle soit chassée des lieux de soins et des universités.

La Procédure d'inscription a été peu mise en œuvre au Cercle freudien (une dizaine de fois, aucune ces dernières années), tout comme la Déclaration, et elle n'a jamais eu pour conséquence la reconnaissance d'un titre de "*Psychanalyste, membre du Cercle freudien*" par les administrations. Elle a cependant été une expérience subjective importante pour plusieurs de ceux qui s'y sont engagés, permettant de nouer quelque chose de la cure personnelle, du passage à l'analyste, de la pratique clinique et de l'engagement dans l'association. On en trouve quelques témoignages sur le site du Cercle dans les pages réservées aux membres.

\*\*\*\*\*

La Procédure d'inscription a-t-elle encore sa raison d'être comme réponse aux pressions des pouvoirs publics sur l'exercice laïc et à la mainmise de l'État sur la reconnaissance et la formation des psychanalystes ? La procédure doit-elle être un lieu d'élaboration d'une politique de l'exercice de la psychanalyse alors qu'il y a d'autres lieux qui se sont saisis de ces enjeux ? En revanche, ne pourrait-on pas

réinvestir la procédure d'inscription d'une fonction proprement analytique ?

Comment comprendre la désaffection de la Procédure, au point que certains de ceux présents sur la liste des cartels ne s'y sont pas eux-mêmes engagés, comme le prévoient les statuts ? Cette situation tient-elle pour les nouveaux arrivants à une confusion entre les entretiens avec les membres du Cardo et des échanges avec ceux d'un cartel, d'autant plus que la Procédure leur est rarement présentée ? Cette désaffection relève-t-elle aussi de la petite taille de notre association, dont il résulte inévitablement une certaine endogamie : parler de son désir d'analyste à des collègues que l'on côtoie régulièrement depuis plusieurs années est-il moins ou plus aisé que de le faire avec des collègues qui nous sont moins familiers ? Peut-on aller jusqu'à dire comme Olivier Grignon, le 20/06/84, lors d'un mercredi du Cercle : "*Au fond, il est absolument impossible de témoigner de sa pratique de psychanalyste*" ?

Comment faire avec ce qui se manifeste ici comme symptôme et qui touche peut-être à un point d'impossible ? Quels enjeux proprement analytiques peut-on alors dégager au Cercle freudien des Procédures engagées, comme de son relatif insuccès ? Au-delà des cures, des contrôles et des possibilités de formation offertes par l'association, y a-t-il pertinence à maintenir un dispositif pour qu'à quelque temps de son parcours analytique (y compris à y mettre fin), un membre du Cercle puisse en faire l'épreuve ?

Serait-il envisageable de structurer un lieu d'adresse qui donne la possibilité à tout membre de questionner son engagement dans l'analyse, auprès de quelques autres, sans en attendre une quelconque distinction, qualification ou nomination ? Notre pratique clinique ne doit-elle pas être interrogée en permanence quant à sa spécificité par rapport à une approche psychothérapeutique et quant à ses limites ? Et, qu'en est-il de la pérennité du désir d'analyste, tout au décours d'une pratique qui peut être longue pour certains d'entre nous ? Quelle place donner à l'association pour accueillir le savoir issu de ces expériences au-delà des seuls effets de la subjectivation ?

\*\*\*\*\*

Selon les statuts, « *il incombe au CA... d'organiser des journées annuelles...* », à partir des questions transmises par les cartels de la

## ARGUMENT

Procédure. Sans cartels récents ces dernières années, pas de questions qui en soient issues. C'est pourquoi nous proposons d'échanger le 25 novembre à partir de ce que nous formulons ci-dessus.

Le CA propose ces questions ouvertes à l'ensemble de ses membres et invite les uns et les autres à exprimer leurs réflexions lors de cette journée, à l'issue de laquelle il proposera d'éventuels changements quant à l'évolution de ce lieu d'adresse.

\*

*Le CA du Cercle freudien, Le 18 septembre 2023.*

*Journée du 25 novembre 2023*  
*sur la Procédure d'inscription de la pratique analytique*

***Programme***

Matinée de 10h à 12h30  
*Président de séance JP Basclat*

Ouverture : Pierre Boismenu

Danièle Lévy : Note sur la procédure et l'esprit du Cercle.

Alain Deniau : Éloge de la procédure d'inscriptio

David Dupont : Lettre au(x) membre(s) du CF à l'occasion d'une  
journée sur la passe. Lecture par JY. Broudic.

Danièle Epstein : Maintenir à vif le désir d'analyste.

Fabienne Ankaoua : La Passe, un originaire de la parole ?

Après-midi de 14h30 à 17h  
*Présidente de séance : Isminie Mantopoulos*

Françoise Delbary-Jacérme : Quelques embarras de la procédure

Daniel Weiss : Faut-il procéder ? (en zoom)

Guy Dana : Le devenir analyste.

Jean-Yves. Broudic : Fin d'analyse/ Fin de sa pratique analytique ?

Pierre Boismenu : Sans titre



*Ouverture de la journée sur la procédure d'inscription  
du 25 novembre 2023*

*Pierre Boismenu*

La procédure d'inscription de la pratique analytique, instaurée en 2002 figure dans les statuts du Cercle, où il est aussi prévu annuellement en principe une journée dite des « cartels de la procédure » censée rendre compte de ce qui aura eu lieu. Après un certain succès les premières années, assez relatif d'ailleurs (9 procédures en dix ans me semble-t-il), elle est depuis tombée quasiment en panne (une dernière expérience a eu lieu il y a au moins trois ans), et peu de telles journées des cartels se sont tenues faute de cartels effectifs, même si ont été sporadiquement organisés des moments de discussion pour l'interroger, le dernier qui lui a été consacré datant des journées internes il y a deux ans. Au point qu'on peut dire de cette PIPA (pour céder à la mode des acronymes et faire un clin d'œil à Magritte) qu'elle tendrait à faire figure de « monstre du Loch Ness », ce « vu pas vu » dont on attend, ou pas, qu'il ressurgisse des flots... Trêve d'ironie, beaucoup de fortes choses ont été dites sur l'étrange phénomène, et des textes très intéressants ont été publiés à sa création et depuis 20 ans, dont on vous a envoyé des références sur le mail du Cercle. Mais il semblerait qu'on tourne en rond depuis quelque temps à interroger notre impuissance à en dire quelque chose de décisif.

Notre CA actuel, conscient des enjeux analytiques (et éventuellement politiques) de cette invention spécifique du Cercle, a pensé qu'il serait temps d'ouvrir un large débat entre nous tous sur ce qui, avec ce dispositif, fait problème, symptôme disent certains, et de se donner donc les moyens de discuter de ses modalités, de ses fins, peut-être de son existence même, en faisant le pari que cette journée ne se réduise pas à une cérémonie rituelle et démoralisatrice mais

permette éventuellement qu'à la prochaine AG en avril certaines décisions éclairées soient prises s'il y a lieu.

Le CA n'a aucun a priori sur ce qu'il peut advenir de la procédure, il attend de cette journée ouverte à toutes les prises de position et interrogations que se dessine si possible une orientation plus claire quant à son devenir. Nous avons fait part dans l'argument (envoyé à plusieurs reprises) de quatre pistes de questionnement, non exclusives bien sûr, que je reprends :

- 1 - Il conviendrait de rappeler et transmettre l'histoire de la mise en place et du devenir institutionnel de la Déclaration puis de la *Procédure d'inscription de la pratique analytique* au Cercle freudien, ne serait-ce que parce que tous les membres n'en ont pas également connaissance.
- 2 - Il s'agirait que puissent faire part de leur expérience l'un/l'une ou l'autre qui s'est engagé.e soit dans la Déclaration soit dans la Procédure d'inscription, ou qui a participé aux cartels ou simplement aux journées sur la procédure qui se sont tenues plus ou moins régulièrement.
- 3 - On pourrait aussi questionner le rapport du CF à la Passe de l'EFP (ou d'autres associations qui l'ont reprise plus ou moins) et en quoi la procédure d'inscription s'en démarque, soit : la refuse, la déplace voire la refoule...
- 4 - Et enfin on pourrait déterminer quelles attentes, quelles fonctions et quel avenir nous concevons ici pour la procédure d'inscription aujourd'hui...

Nous avons dans un premier temps pensé structurer les travaux de la journée selon ces quatre points, en faisant appel privilégié à ceux et celles qui en avaient eu le plus d'expérience pour qu'ils fassent de courtes interventions engageant les discussions. Il est apparu assez vite que ce cadre thématique était trop formel, qu'il était difficile pour les intervenants de s'inscrire dans l'un ou l'autre de ces items. Nous nous sommes donc résolus à plus de souplesse, en proposant deux demi-journées avec cinq interventions courtes pour chacune, laissées à la discrétion de l'intervenant et qui pourront motiver le débat ouvert à l'ensemble des membres, quelle que soit leur expérience du dispositif.

Je vais donc passer la parole à Jean-Pierre Baslet qui va opérer comme président de séance ce matin.

Mais je voudrais encore souligner avant que ce qui est en jeu aujourd'hui, à travers et au-delà du dispositif proprement dit de la procédure d'inscription, ce sont les questions récurrentes au Cercle qui insistent sous divers noms, ceux de *transmission* et/ou *formation* essentiellement. Elles prennent un sens spécifique dans notre association, sachant que celle-ci, de par son histoire et son devenir jusqu'à aujourd'hui, qu'on le déplore ou qu'on en fasse valoir la singularité, se garde à la fois, d'un côté d'une hiérarchie d'enseignement plus ou moins apparenté au discours universitaire voire du maître, et d'un autre côté, d'une reconduction de la Passe telle qu'elle s'était instituée à l'EFP, tout en maintenant l'exigence d'un travail incessant pour que l'association, en ses diverses modalités, soit ce lieu « pour la « psychanalyse » où les analysants continués que nous sommes ne cessent de se passer l'un l'autre de quoi soutenir en sa précarité et son énigme le vif du *désir de l'analyste*.

\*

*Pierre Boismenu*



*Note sur la Procédure d'inscription et l'esprit du Cercle*

*Danièle Lévy*

Je ne suis pas étonnée que rares soient les membres du Cercle qui s'engagent dans la Procédure, car elle a quelque chose de contraire à l'esprit du Cercle, cet esprit de liberté et de responsabilité à la fois, qui fait que des gens s'inscrivent alors qu'ils n'iraient pas dans d'autres groupes plus formalisés.

Que signifie être membre du Cercle ? Que, psychanalyste ou pas, on n'y parle ni n'y écrit au nom de la psychanalyse, mais en tant que des sujets pour qui le signifiant psychanalyse est assez important pour qu'ils y engagent leur travail, leur temps, leurs réflexions et un peu de leurs revenus. Bref, ils y engagent leur désir.

On ne fait pas cela tout seul. Le désir est moteur, il est aussi relations. Après Freud, plus personne ne peut se dire le seul psychanalyste, même si la tentation de le penser est parfois présente. La psychanalyse n'est dument représentée par personne. Même si certains l'incarnent mieux ou plus que d'autres, ils sont eux-mêmes en perpétuelle recherche. À quoi reconnaît-on le psychanalyste ? Interroge Lacan. Réponse : « Au mal qu'il se donne pour le devenir ».

Au Cercle, chacun met en paroles, en scène ou en acte son rapport à la psychanalyse. La présence des autres mus par le même signifiant fait que ce désir est interrogé et travaillé, tout en restant limité et orienté en chacun par son symptôme. L'idéal partagé fait tenir le groupe ensemble.

Que changerait la procédure à un tel groupe ? Certains seraient plus reconnus que d'autres, meilleurs représentants, ayant un rapport privilégié avec l'objet/idéal commun.

Bien sûr, la procédure peut aussi être entendue comme un lieu d'exploration : exploration du désir de l'analyste, des cheminements des analyses, du moment où le désir peut légitimement passer à l'acte :

ce moment que Lacan a nommé la Passe. Celui qui par une modification du rapport du sujet à son désir donnerait une chance que la pratique du « passant » devienne authentiquement psychanalytique. Ce n'est pas le parti que nous avons pris au Cercle.

Lacan souhaitait que la passe permette d'interroger plus avant le désir du psychanalyste. Ce n'est pas ce qui s'est passé. Avec le grand nombre et le transfert passionnel, la demande de reconnaissance a pris le pas sur le désir. Accorder une approbation à la demande, n'est-ce pas pour la psychanalyse un danger mortel ?

### **P.S. - Souvenirs d'un autre temps**

L'École Freudienne dans ses débuts avait adopté une autre façon de faire dont je souhaite aujourd'hui témoigner.

Fréquentant les groupes de travail depuis peu d'années, je reçois un jour une lettre m'informant que j'étais acceptée comme membre. Je n'avais rien demandé. La lettre était signée par Christian Simatos, qui était à l'époque le portier de l'École, le premier *Cardo*. Quelques années plus tard, une autre personne m'informe que j'ai été nommée AME (analyste membre de l'École), alors que j'avais déjà commencé une pratique sans choisir un contrôleur. Là non plus, je n'avais formulé aucune demande. Cette nomination m'est apparue prématurée, mais elle m'a guérie de l'idée que je puisse savoir par moi-même où j'en étais.

Ces deux indices de reconnaissance m'ont incitée à travailler, ce qu'auparavant je ne faisais qu'en amateur. J'ai appris par la suite que deux membres de l'École avec qui je parlais quelquefois avaient proposé mon nom au Jury d'accueil. On peut supposer que l'assiduité aux groupes de travail jointe à une évolution dans mes façons de dire permettaient aux analystes présents de se faire une opinion sur le rapport de l'impétrant à ce qui n'était pas encore nommé « discours psychanalytique ».

Dans ces débuts des années 70, l'École était encore une petite association, pas beaucoup plus peuplée que n'est le Cercle aujourd'hui. Lorsque les demandes ont afflué, ces mœurs se sont modifiées. Une catégorie nouvelle, « analyste praticien » s'est imposée du fait du grand nombre de nouveaux membres. La nomination des AME par le jury

d'Accueil a pris un poids nouveau. Avec le surgissement de la passe, soit qu'on pense en être là de son analyse, soit que l'analyste le suggère, on tirait au sort dans le « chapeau de Clavreul » deux « passeurs » à qui on allait parler de son analyse, devenant ainsi un « passant ». Les passeurs étaient proposés par leur analyste, qui les avertissait que leur accord signifierait une responsabilité envers la psychanalyse et vaudrait engagement à participer activement aux travaux de l'École. Lors de la réunion du jury d'agrément, dont Lacan était le directeur, les passeurs transmettaient l'un après l'autre ce qu'ils avaient entendu du passant. Après la réunion, une délibération suivait.

Ce dispositif était inspiré de la structure du mot d'esprit, dans laquelle c'est le tiers qui fait d'une formule heureuse un mot d'esprit transmissible. Si le jury d'agrément estimait qu'une passe était effectivement en cours, il pouvait vous nommer Analyste de l'École (A.E.), c'est-à-dire, « analyste de son expérience même ». Il y a eu très peu de nominations à ce titre avant que l'École ne soit dissoute (1980).

\*

*Danièle Lévy*



## *Éloge de la procédure d'inscription*

*Alain Deniau*

L'économie de la jouissance, (...) ça aurait son petit intérêt qu'on y arrive.

(...) pourquoi ne trouverai-on pas avec le discours analytique, quelque chose qui donnerait un aperçu d'un truc précis ?

Lacan Encore XX, p.105

La procédure d'inscription suscite de l'angoisse, c'est dire qu'elle met à jour le désir. Mais quel désir ? Celui d'être entendu ? Celui d'énoncer sa place dans la société en tant qu'analyste ? Celui de se réapproprier l'enjeu de son analyse ? De mobiliser autrement ce qui fut dit dans le transfert et est pris dans le refoulement de la fin de la cure ? ou encore d'énoncer un fragment du discours psychanalytique pour la société ?

La procédure d'inscription offre donc un moment conscient d'après-coup, de *nachträglich*, de la mise au jour, de la mise dans le discours social, de l'inconscient. C'est une chose rare et donc fructueuse. La personne qui fait venir ses mots, pour les faire entendre à des tiers, engagés eux-mêmes dans le transfert, pour énoncer les signifiants qui la portent, sait que cette ouverture de l'inconscient rendu public, est un risque.

Cette démarche vise à donner un sens à *être un analyste*, à être celui par qui le discours, qui se crée dans l'espace ouvert par la parole adressée, produise un effet. Effet pour un Sujet mais aussi dans le collectif.

La démarche de ceux qui s'y engagent, l'impétrant et les analystes, est un acte politique, puisqu'il s'agit d'une parole publique créé.

Il faut donc ici remercier le Cercle d'offrir la possibilité d'ouverture de cet espace. Mais il faut aussi déplorer qu'il n'ait pas sù en porter les conséquences.

Déploration de l'échec de la procédure

On doit remarquer que le processus mis en place laisse une trop large place à l'imaginaire alors qu'il vise à construire du symbolique. A chacun des temps, aucun cadre fixe n'est défini. Toute la mise en place du processus est laissée à l'initiative de l'impétrant dans le flou du texte organisateur...

C'est comme si la peur de la contrainte et la crainte sensitive d'une prise de pouvoir avaient présidée à la construction de la procédure et avaient donc laissé la place à une absence de cadre. La désaffection des demandes est pour moi la conséquence du déni du sens politique de cet acte au profit de l'inflation imaginaire que je pointe.

**Je propose que le Cardo désigne deux de ses membres pour être le noyau de cette instance stable de référence, pour une durée limitée, deux ans par exemple.**

\*

*Alain Deniau*  
*25 novembre 2023*

*Ce lundi 13 novembre 2023 de ma bibliothèque à Bourges.*

***Lettre aux membres du Cercle freudien à l'occasion  
d'une journée sur la Passe***

***David Dupont***

La Passe, faut-il la faire ? La passe est une affaire, une affaire singulière. Je vais, permettez-moi de vous en dire ce que, de ma place, j'en comprends aujourd'hui.

« Je l'ai faite ! ». Car c'est bien ce qui m'apparaît de plus précieux, utile, juste et familier dans celle qui nous est proposé : non pas de la passer, mais bien de la faire, de la fabriquer.

Il faut fabriquer pendant une année dans l'espace alloué, défini par les textes, un rapport de travail avec trois collègues qu'on a pris soin de choisir et dont on goûte l'adresse. On s'avance, on s'y met, on fabrique des objets qui circulent entre nous et dont le sujet reste fondamentalement inscrit en nous-mêmes : *un désir d'analyste*.

Ce désir d'analyse qui fait corps.

Ce désir d'analyste qu'on avance et que l'on mène. Ce désir d'analyste dont le trait singulier repose sur ce rappel que Freud inscrit en 1920 à la fin d'« Au-delà du principe de plaisir » : « cela reste bancal ».

Oui c'est bancal, cela n'a rien de parfait et c'est tant mieux ainsi. Mais combien c'est utile, combien c'est nécessaire. Je veux bien sur ce point m'expliquer avec vous.

Je me souviens, le parcours fut long, le chemin difficile. Il ne fit pas école. On doute, on s'avance, on fait séminaire. Un jour, le premier colloque où je m'avançais ; une psychanalyste qui me connaissait me glisse à l'oreille : « ici David tout est transfert ! »

Mais alors à quoi ça sert la passe si on la fait ? Si on la fabrique ?

Cela permet cette chose fort utile et bien nécessaire de régler finement ces rapports de transfert qui se sont établis au cours de son

parcours et qui, à la psychanalyse, dans l'association, peuvent par certains côtés nous faire perdre l'essence de notre propre écoute, cette manière intime avec laquelle on sert la cause du désir. Le sien, et celui de l'autre : celui, celle qui s'y est avancée et que l'on écoute, silencieusement attentif au mouvement des mots, à la parole au corps et à l'énoncé.

Comme on mise au jeu, la passe est une mise adressée ici, au Cercle. C'est une mise inscrite dans les statuts du cercle. Mais c'est une mise aussi pour celui qui l'opère et pour qui l'issue reste en vérité puissamment justement bancaire de vérité.

Je crois et je défends cette idée du bancal qui fait de notre écoute la qualité du geste, la finesse de l'adresse.

Je le dis d'autant plus qu'au cours de cette passe on peut se retrouver nez à nez avec ses symptômes, ses angoisses, ses pulsions. C'est dans l'ordre. C'est bien à ça que cela sert : amener sur la scène le désir d'analyste sans qu'il ne se confonde, ni ne se taire.

À ce point du propos je voudrais ajouter ceci : il est bien singulier pour moi de vous entendre me lire en ces jours, ces semaines où l'horreur nous saisit. Dans mon désir d'analyste il est un trait d'histoire, quelque chose qui circule et passe par le lien filial. Cela parle de la guerre, de l'exode, de la déportation or nous voici à nouveau confronté à l'angoisse — cette angoisse existentielle d'être. Permettez-moi d'avoir cette pensée pour les terres d'Israël et celle de Palestine.

Ma terre à moi ? Il y a 15 ans j'ai fait ce choix de rejoindre une terre à l'étrangeté familière. En m'implantant dans ce territoire-là — le Berry — je ne savais pas encore ce que j'aurais à affronter. La passe participa de cette construction qui d'étais en supports, de soutiens en groupes de parole et puis en séminaire a fait mon exercice tel qu'il est aujourd'hui.

Partager, je me trouve alors entre cette écoute singulière dans mon cabinet et celle où je m'avance seul, à deux parfois, dans les structures institutionnelles du soin à la personne — enfance, adultes, personnes âgées, enseignants, soignants, médecins, psychologues, éducateurs, direction ou encadrants quels qu'ils soient.

C'est bien de ce territoire que je fais bord d'un texte, pour vous qui m'écoutez. Bords d'un texte au présent, analytiquement habité. Il doit à la passe de n'avoir pas renoncé à être ce que je suis : analyste sur un territoire.

Un dernier mot. Un dernier mot pour cette assemblée. Le transfert qui verse et déverse ces termes au sein de nos associations a besoin de la passe pour pouvoir s'échapper, filer, nous laisser libre, un peu moins tyrannisé en quelque sorte, de ses mots, de ses termes : inaccessibles termes du sujet qu'on écoute et qui demande à notre oreille cette liberté de l'être qui, de sa parole et de son désir d'analyste fait adresse.

Ce à quoi on ne peut atteindre e' volant, il y faut y atteindre en boitant... Il est dit dans l'Écriture que boiter n'est pas un péché ».

Je vous remercie et merci à Jean-Yves de m'avoir lu.

\*

*David Dupont*



*Maintenir à vif le désir d'analyste*

*Danièle Epstein*

Je fais partie de cette espèce rare à protéger, pas encore j'espère en voie de disparition, qui s'est lancé dans la procédure d'inscription nouvelle formule, après ce qu'on appelait la Déclaration. C'était je crois en 2008/2009. Pour moi, je l'ai compris comme une occasion de retraverser mon trajet d'analysante, jusqu'à ce qu'il m'amène à devenir analyste et à devenir **cet analyste-là que je suis**. Et j'insiste sur... Ce ne sera que la 2eme ou 3eme fois que j'exposerai au Cercle et le bien que je pense de la procédure, de ce cadeau que nous fait le Cercle, or un cadeau, ça ne devrait pas se refuser... alors la question, elle est plutôt du côté du pourquoi, cette panne, pourquoi personne ou presque ne s'y risque depuis des années. Le problème concerne sans doute, ces quelques autres trop proches de l'association pour que l'intimité se dévoile au-delà du semblant. D'ailleurs s'y risquer n'est pas le mot juste, puisque la procédure ne donne aucun titre, elle n'est pas qualifiante. C'est un processus entre soi et soi, par l'intermédiaire de quelques autres. Si risque il y a, c'est de se retrouver face à ce que nous nous sommes empressés de refouler après notre analyse, parce que l'oubli est nécessaire pour vivre. Oublier, parce que l'inconscient se referme, mais ne pas ignorer que c'est là, que l'analyste que ns sommes devenus est fait de ce que ns avons refoulé. La procédure, ce n'est pas une nouvelle tranche d'analyse, ce n'est pas un contrôle, ce n'est pas la passe, ms c'est un après-coup de toutes ces ponctuations dans notre parcours, c'est une façon de témoigner de ce qui nous a mené à notre pratique analytique, et du style d'analyste que nous sommes devenus. C'est l'occasion de retrouver ce déjà là, toujours là, encore là, qui s'est perdu au fil du temps, l'occasion de se laisser surprendre en retrouvant et ns avons converti l'énigme du symptôme en désir d'analyste, ce désir qui se distingue d'être sans objet, si ce n'est celui de remettre en circuit le désir de l'analysant. Ce qui était massif se traverse à nouveau, reprend vie, mobilise notre vie psychique et ce faisant, mobilise celle de nos patients. La procédure est un réveil, pour faire référence à Olivier Grignon, une fenêtre qui s'ouvre sur ce qui s'est

refermé, au fil du temps, ces années d'analyse compactées, dont les fils ont pu à nouveau s'emmêler, parfois jusqu'à se renouer autour des signifiants mortifères dont nous nous sommes crus désaliénés. C'est se recalcr dans son histoire pour mieux à nouveau s'en décaler. C'est une façon de retrouver notre propre mobilité psychique indispensable pour soutenir un silence parfois lourd à porter avec les analysants. Car faire le mort comme on a pu le soutenir autrefois, implique de ne pas être mort psychiquement.

La procédure nous offre de remettre sur le métier, de dérouler la pelote des signifiants qui se sont tissés en désir d'analyste. L'analyste que ns sommes devenus, avec son style particulier s'est nourri de notre symptôme. Il importe de ne pas en être dupe, de ne pas se conforter d'une fin de cure qui serait un point final, mais de garder ouvert ce qui de notre symptôme nourrit notre être-analyste ? C'est ce que la procédure nous offre : un temps de pause, une ponctuation, une respiration qui permet de souffler, pour retrouver un nouveau souffle, qui remet en circuit ce qui a fait de nous des analystes/ c'est ce qui permet - je cite là Perrier - de maintenir le nécessaire écart entre tt savoir acquis et toute vérité à l'état naissant.. C'est une piqûre de rappel, une piqûre de rajeunissement aussi, qui fait rebondir notre vie psychique, là où elle a pu s'empâter, se scléroser, nourrie de théorie, peut-être pour mieux refouler la dynamique de ce qui nous appartient en propre.

C'est en tous cas ce que j'ai fait de la procédure, ce qu'elle m'a appris, ce qu'il m'en reste 15 ans après. Mais la procédure, ce peut être une tout autre expérience pour d'autres. L'important c'est la marge de manœuvre qui est offerte à chacun d'en faire ce qu'il veut, ce qu'il peut, cette marge de liberté de choisir à qui l'on s'adresse, liberté aussi du rythme des rencontres, liberté de s'adresser aux collègues au 1 par 1 ou collectivement

S'exposer aux yeux des collègues, à la fois dans notre position d'analyste et celle d'analysant, est un nouage qui peut paraître périlleux en ce qu'il exige de dépasser la théorisation, l'intellectualisation pour nouer notre fonction à son au-delà, intime, qui la porte. Si la procédure peine à s'inscrire au Cercle, c'est sans doute parce que l'endogamie est confortable et l'entre-soi n'a jamais été propice à la découverte. Relancer la procédure, c'est sans doute en passer par une ouverture sur l'*Umheimlich*, cette page blanche qu'est l'autre

inconnu, d'où la nécessité de s'ouvrir sur un réseau, inter associatif ou autre, ce qui d'ailleurs est déjà inscrit dans ses modalités

Mais je continue à penser que la proposition est un cadeau qui nous permet de relancer notre désir.

\*

*Danièle Epstein*



*La Passe, un signifiant nouveau ?*

*Fabienne Ankaoua*

A la suite de Lacan, nous déclarons tous que la Passe est un échec. Cependant si elle a échoué à faire entendre ce qui d'un autre à voir pourrait émerger à partir de l'inconscient, il n'est pas dit qu'elle ait totalement échoué à faire entendre un signifiant originaire qui serait en jeu. En effet, cet originaire, qui est à entendre lors de cette procédure, comme articulation entre le Réel et le Symbolique, est ce qui précède l'introduction de l'Imaginaire. Le plus originaire pour Lacan, est cette énigme de l'articulation d'un savoir : ce savoir chu dans le Réel, le Symboliquement Réel, ce qu'il nomme *le mystère des mystères*. Ce *Mystère plus loin que l'inconscient* pour reprendre le titre du dernier livre d'Alain Didier-Weill, n'est autre que le Réel humain, un Réel humain sur lequel va se greffer du signifiant. C'est donc toute la question du parlêtre qui est là, ici en jeu. Lacan a signifié que le Logos a besoin ou cherche le Réel humain, et il a ajouté, que le Réel est ce par quoi est soutenu l'apparition du parlêtre. Or ce parlêtre, est bien entendu lors de la Passe, articulé à un oui absolu, celui de la *Bejahung*, donnant un oui radical au signifiant le plus originaire, acte par lequel un signifiant originaire s'inscrit dans un Réel humain. La *Bejahung* n'est-elle pas, pour reprendre Lacan, la condition primordiale pour que du Réel, apparaisse un dévoilement de l'être ?

Cette affirmation de soi, d'un savoir inconscient, jusque-là insu pour le sujet qui passe, n'est-il pas aussi rendu par celui ou ceux qui l'écoutent, manifestant un enthousiasme tout dionysiaque ? N'est-ce pas aussi par le choix de deux passeurs par le passant et d'un jury

tiré au sort (autrement que ce qui se faisait à l'école freudienne où les passeurs étaient désignés, imposés par l'analyste) dans un effet de subjectivation, par ce qu'il sera entendu, que quelque chose pourra passer. A l'aune du mot esprit, qui agit sur nous, par son écoute et provoquant un éclat de rire, faisant de nous, des êtres un peu différents, ici, c'est l'esprit des mots qui est entendu. De même donc que le rire, celui de la servante de Thrace, devant la chute dans un puits, du philosophe Thales de Millet, trop occupé à observer les astres, de l'inattendu et de l'in-entendu se fait jour ici, permettant à un signifiant nouveau d'apparaître.

Peut-être, est-ce donc au travers d'un éclat de rire, d'un geste, d'un envol d'un danseur, d'une lumière, d'une formulation nouvelle, poétique et artistique qu'il peut se faire entendre et se frayer un chemin auprès de ses auditeurs. Ce dieu du théâtre, transgressif, Dionysos serait alors celui qui introduirait cette dimension de signifiant dans le Réel, du trou symbolique dans le Réel. Il nous éclairerait sur cette apparition du signifiant nouveau, découlant de la rencontre avec un signifiant sidérant. La théorie de la sidération, ce serait un signifiant qui n'aurait pas de sens et dont le pouvoir serait d'interrompre la répétition de la lettre, d'introduire du radicalement nouveau, incompréhensible, quelque chose qui déçoit, qui nous allège de la raison, de la pensée, entraînant ainsi un progrès dans la nouveauté, ajoutant du discontinu dans le continu.

Nous pourrions ajouter, encore, que c'est par un signifiant de l'ailleurs, d'un monde chthonien, souterrain, auquel il appartenait, tout en dialoguant avec les dieux olympiens, que Dionysos renouvelait chaque année son passage, lors des fêtes des Anthestéries, ne cessant donc pas de renaître. Il illustre en quelque sorte, ce que Lacan, a nommé *le désir x*, marquant l'inconnu et l'énigme, que nous cherchons à capter lors de cette émergence d'un signifiant nouveau.

C'est d'ailleurs dans cet esprit, ou sur ce modèle que sera créé par Alain Didier-Weill et Michel Guibal, *Passerelle* puis *le lieu x*, débouchant plus tard sur la création de l'inter-associatif, et de la passe inter-associative, pour pouvoir entendre ce qu'il en est de cette énonciation nouvelle, dans chaque association d'analystes, regroupée dans un hétérogène.

Cet esprit de la lettre, s'il nous enseigne et nous surprend, il nous sidère d'abord. Et c'est en nous relevant de cette sidération, de cette part la plus obscure du signifiant, que dans un second temps, il peut passer. Un mot d'esprit avant de nous prêter à rire, à chanter, ou à danser, se prépare ou nous prépare à entendre, par cette sidération qu'il produit en nous. Ne te laisse pas sidérer, pourrions-nous dire encore, ou plutôt entends que ce n'est qu'un temps duquel il faudra savoir sortir, pour ne pas être pétrifié par la méduse. C'est bien parce qu'il ne la regardera pas en face, que Persée n'étant en présence qu'avec son reflet dans son bouclier, qu'il pourra la décapiter. Par ce tour de passe-passe, le passant, pourra devenir sujet de son énonciation et par se faire, pour reprendre Lacan « rapatrier l'esprit qui vit en exilé dans la création, dont il est l'invisible soutien, sait qu'il est maître, à tout instant, de l'anéantir. ».

Cette pointe du mot d'esprit, que reprend Lacan, s'appuyant sur Freud, n'est pas autre chose que la mise en lumière, après ce passage par les ténèbres, de *la Dritte Person*.

N'est-ce pas justement ce regard qui est en jeu dans le commentaire de la *Lettre Volée* de Poe par Alain Didier-Weill présenté dans le séminaire de Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à moure*, leçon du 8 février 1977, mettant en scène le personnage de Bozef comme sujet, substituable à la reine ou au ministre, dans un lien au destinataire, et l'analyste qu'est le roi.

Cette lettre, que le ministre se serait envoyé à lui-même, en commettant la bêtise d'y apposer son propre sceau à la place du sceau d'origine, était à portée de main, mais il ne la trouvait pas. Dans cette nouvelle, le volé sait l'identité du voleur, qui le sait . . . « *Je sais qu'il sait que je sais qu'il sait* », formule d'un redoublement de *La Parenthèse des Parenthèses* pour objectiver l'inconscient.

Par la même, il fait entendre l'existence de ce sujet d'exception qui est, en soi, le sujet de l'inconscient. Ce montage topologique ou le sujet est présenté alors comme divisé, selon une continuité fait de lui un récepteur. L'Autre, ayant à se transmettre en émetteur pour l'Autre, attend du premier qu'il soit un récepteur de la théorie qui puisse se transmuter en émetteur selon cette inversion féconde : l'émetteur reçoit du récepteur son propre message sous forme

inversée. La production d'un signifiant alors entendu, témoigne d'un travail effectué, d'un savoir propre à la pratique analytique.

Je citerai encore Alain Didier-Weill sur ce montage qui correspond au lieu de la passe : « L'énigme du moment où un sujet est capable, plus que de tenir sa parole, de la soutenir, c'est-à-dire d'être dans un point où il accède à quelque chose qu'il faut bien reconnaître de l'ordre d'une certitude et d'un certain désir, ce n'est pas facile d'en rendre compte parce que justement, en S(de A barré), l'objet du désir ou l'objet de la certitude, c'est quelque chose dont on ne peut rien dire. »

Un « quelque chose » d'ineffable se transmet, entre l'analysant et l'analyste, entre Bozef et le Roi au lieu de leur rencontre, ou au moment de la passe, entre passant, passeur, et lieu de la Passe : c'est un écrit. Il permettra, dit-il encore, une articulation possible entre deux sujets, entre deux je : le je de l'énoncé et celui de l'énonciation, articulés par rapport à un lieu. Le lieu et l'écrit serait alors deux notions peut-être équivalentes, pour permettre ces articulations entre passant et passeur, et à un non savoir de se produire, à un inouï de se transmettre. C'est par ce procédé que nous nous approchons du temps mythique originaire » où se produit la rencontre originaire du Signifiant et du Réel.

La création artistique dans son voisinage avec l'inouï du musicien, de l'invisible du peintre et de l'immatériel du danseur, est en mesure de s'approcher de ce rien d'où naît la création. Il s'agit du même lieu que celui où se tient la vérité, celle qui ne peut que se mi-dire, et « fait résonner un point de non-savoir radical », proche de « l'accent poétique de la vérité ».

C'est ce qui s'est produit dans ma propre passe, où devant une assemblée, dans un colloque, mise en place de jury, j'ai pu dire à mon insu, à partir d'un savoir inconscient mais non ignoré de moi, au travers du récit d'une recherche théâtrale sur *les femmes tragiques dans la tragédie grecque*, ce qui avait été opérant dans ma cure.

C'est peut-être aussi ce que j'ai pu entendre du rapport de Claude Rabant au mouvement, à la danse, qu'éduquée artistiquement à l'expressionnisme allemand, j'ai pu amorcer un dialogue avec lui, qui comme avec Alain Didier-Weill, aura duré trois décennies, jusqu'à leur décès et aura participé aussi à l'analyste que je suis.

Peut-être est-ce dont cela l'expérience de la passe, une conjonction de l'éthique avec l'esthétique, que nous retrouvons dans l'acte de création qui tel l'esprit du mot, se transmet à un auditoire, au plus près du signifiant originaire.

\*

*Fabienne Ankaoua*



*Quelques embarras de la procédure.*

*Françoise Delbary*

Après avoir, au moins à deux reprises, mis l'accent sur les aspects positifs de la Procédure,<sup>1</sup> relevant tout ce qui, dans sa forme spécifique, témoignait des choix fondamentaux du Cercle depuis le début de son existence, je voudrais aujourd'hui tenter d'approcher ce qui la maintient dans une sorte d'état de latence et fait manifestement obstacle à sa mise en œuvre effective.

Ou, au moins, empêche que surgisse le désir de s'y engager.

Nous semblons embarrassés par elle, ne sachant vraiment ni quoi en penser, ni quoi en faire.

Devrions-nous l'effacer de nos statuts ? Renoncer à ce qu'elle proposait, en prenant acte du fait que bien peu font le pas de s'y engager ?

Ou bien, au contraire, en conserver le principe et la possibilité, tout en se donnant le droit de la « dépeussier », selon un mot d'Isminie Mantopoulos ?

Dans cette seconde perspective, la moindre des choses serait, en amont, de s'extirper de cette logique comptable qui parfois s'empare de nous, et nous fait conclure, sans nuances, à l'échec de cette invention du Cercle.

Le nombre de ceux qui se sont « déclarés », puis ensuite de ceux qui se sont engagés dans la Procédure d'inscription, ne peut fonder la réflexion sur sa valeur, pas plus que le nombre de présents dans tel ou tel moment de travail, ou le nombre d'inscrits dans une

---

<sup>1</sup> *La procédure d'inscription dix ans après*, en 2012 ; et lors des dernières journées internes de 2022.

association ne permettent de penser ce qui peut, et a pu se jouer, dans ces espaces.

Une telle pensée comptable, qui aboutit à l'extrême, à la logique des foules, est inadéquate et fait violence à tout ce qui relève de la psychanalyse.

Nous avons besoin d'autres critères pour en juger.

Mais embarrassée, n'est-ce pas aussi la Procédure elle-même, qui l'est ? Au sens cette fois où c'est elle qui se retrouve objectivement encombrée par tout ce qui s'agglutine sur elle, en elle.

Je reprendrais ici l'analogie que j'avais faite en 2022, entre la Procédure d'inscription et un livre de notre bibliothèque qui reste à lire ou à relire, mais que l'on n'aurait pas l'idée saugrenue de jeter.

La Procédure est encombrée, comme peut l'être parfois une bibliothèque trop fournie, où les livres deviennent inaccessibles, et sans usage ; ou encore encombrée comme une rue où l'on ne peut plus circuler.

Ces deux formes de l'embarras de la Procédure, subjectif ou objectif, font barre sur elle, et nous en barrent l'accès.

Plusieurs questions se posent.

\*\*\*

De quoi cet embarras est-il fait ?

Tout d'abord, me semble-t-il, de l'embarras de son nom.

Un raccourci s'est peu à peu imposé dans sa désignation : *la Procédure*. Et même récemment, pire encore, le surgissement d'un acronyme de plus, « Pipa ».

Dans les deux cas, le plus précieux, la référence explicite à l'inscription et à la pratique de l'analyse est passée sous silence et comme effacée.

Cette réduction, cet appauvrissement dans sa nomination, ne donnent que plus de résonance encore à ce terme de *Procédure*, qui me semble jouer un grand rôle dans le peu de fréquentation de l'espace qu'elle nous offre potentiellement.

Comment ce nom « *Procédure* » résonne-t-il à nos oreilles ? Qu'est-ce qui en lui, se décide, de notre désir de nous en tenir éloignés, ou de nous y engager ?

Que les mots prononcés, leur force propre, consciente ou relevant de l'*Unbewusst*, puissent s'avérer déterminants, ce n'est pas l'expérience de la psychanalyse qui nous ferait y demeurer sourds.

L'analyse ne cesse de nous y confronter.

Les noms recèlent, en eux-mêmes, un monde à déplier, d'où l'association libre tire d'ailleurs sa possibilité. L'épaisseur historique, sémantique, des mots avec lesquels nous pensons, ou qui, à notre insu, nous pensent, leur feuilletage inconscient, nous proposent un espace à chiffrer ou déchiffrer, qui permet d'accéder à leur portée signifiante.

À être ainsi nommée, la Procédure semble n'avoir guère de chance de « *prendre* ».

Je m'autorise de cette métaphore culinaire, en songeant à l'usage de cette expression par Roland Barthes dans l'un de ses articles sur Proust.

Pendant tout un temps, nous dit R. Barthes, Proust écrivait et même beaucoup, mais ses articles passaient inaperçus, ou étaient constamment refusés, et puis, soudain tout change, un saut se produit.

Proust trouve un nom. Ce nom, c'est Guermantes.

A partir de là, rien n'est plus pareil. Son écriture trouve un nouvel élan, accède à une autre forme. *La Recherche* devient possible.

Auparavant, tant que cette mutation lexicale où surgit le nom juste, ne s'est pas produite, *ça ne prend pas*,<sup>2</sup> écrit Barthes.

« *On a l'impression que les ingrédients sont là (comme on dit en cuisine), mais que l'opération qui va les transformer en plat n'a pas encore eu lieu : ce n'est pas « vraiment ça ». Et puis, tout d'un coup (septembre 1909), « ça prend » : la mayonnaise se lie... »*

Et plus loin

---

<sup>2</sup> Article écrit pour le Magazine Littéraire de janvier 1979, publié dans *Marcel Proust, mélanges*, Edition du Seuil, p. 143 et suivantes

« ... *la Recherche semble partir quand les noms corrects sont trouvés.* »<sup>3</sup>

Dans un autre article en hommage à la sémiologie de Jakobson, Barthes prolonge sa réflexion sur l'importance des noms dans une œuvre, en prenant appui sur le *Cratyle*.

Il rappelle que c'est au démiurge d'inventer les noms. Mais celui-ci doit le faire avec rectitude, pour que, dans le nom prononcé, nous puissions penser ce qui est nommé.

Faute du mot juste, tout déraile.

Avons-nous trouvé le mot juste, c'est-à-dire adéquat à ce qui est en jeu, singulièrement pour chacun de ses membres, et plus largement pour le Cercle, avec ce terme de Procédure ?

Même si son étymologie est engageante (*pro cedere*, aller de l'avant, aller en avant), ce terme n'est pas sans faire spontanément surgir la représentation des tracasseries et impasses des procédures en justice, dont on sait à quel point il est souvent difficile de se sortir.

A lui seul, ce terme aux résonnances désagréables, voire kafkaïennes, nous ferait-il prudemment botter en touche ?

L'espace de *l'inscription de notre pratique analytique*, n'a-t-il pas, comme ce fut le cas dans l'écriture de Proust, une mutation langagière à opérer pour que « *ça puisse prendre* » ?

Ne faut-il pas que nous lui trouvions une autre dénomination, permettant de la penser autrement, pour ouvrir de nouvelles possibilités à cette invention du Cercle Freudien, dans un moment heureux de son histoire ?

Et que devienne vraiment possible le désir de s'y avancer, d'*œuvrer* à cette *Inscription* qui est aussi, surtout, psychique, comme Valérie Waill-Blévis le faisait remarquer dans la discussion.<sup>4</sup>

\*\*\*

---

<sup>3</sup> Marcel Proust, *Mélanges* p.144 et 145.

<sup>4</sup> C'est aussi une manière de rappeler que l'enjeu de cette « Procédure d'inscription ne saurait se réduire à la constitution d'une liste. A ce propos, ne faut-il pas remarquer le statut très particulier d'une liste non publiée, qui ne fait pas office de référence, et ainsi ne prête pas à l'instauration d'un gradus comme Le Cercle a fait le choix si judicieux de n'en pas vouloir.

L'enjeu de cette question de dénomination concerne aussi la lecture et l'interprétation que nous pouvons faire de la Procédure d'inscription dans l'histoire du Cercle Freudien.

En lisant l'argument qui nous a été envoyé pour préparer cette journée, je n'ai pu m'empêcher de me demander si nous parvenions tout à fait à re-saisir ce qui a présidé à l'instauration de cet article 19 de nos statuts dans la dynamique d'ensemble du Cercle.

La Procédure d'inscription s'est-elle vraiment voulue « *réponse aux pressions des pouvoirs public* », comme l'affirme cet argument ?

Sans vouloir nier le contexte de l'amendement Accoyer, et encore moins la dimension politique qui s'attache forcément à la pratique de la psychanalyse, il me semble que là n'est pas le cœur de l'*acte* posé par le Cercle lorsqu'il *invente* cette procédure d'inscription.

L'accent me semble plutôt devoir être mis sur la façon dont, depuis sa fondation, et après les questions déjà travaillées au Moulin d'Andé en 1986, le Cercle n'a cessé d'interroger ce qui pourrait relever d'une formation analytique qui ne trahirait pas les exigences propres à la psychanalyse.

Orientation à situer sur la ligne des paradoxes soutenus par le Cercle depuis sa fondation, comme ce paradoxe d'une *a-formation* qui « *forme* » mais autrement, et de façon tellement plus exigeante et fidèle à l'éthique de la psychanalyse, que les trajets balisés dogmatiquement.<sup>5</sup>

Aucun parcours universitaire, quel que soit son domaine et sa qualité, n'est ici décisif, et nulle instance institutionnelle, fût-elle même interne à un institut de psychanalyse, ne saurait déclarer :

« Psychanalyste, tu l'es ! »<sup>6</sup>

---

<sup>5</sup> Pour plus de précisions, il est toujours possible de relire (ou découvrir) les textes d'Olivier Grignon, Monique Tricot, Claude Rabant, dans le cahier des travaux préparatoires aux journées du Moulin d'Andé de 86, sur *La formation du Psychanalyste*. Ils n'ont pas vieilli d'une ligne et sont disponibles sur le site.

<sup>6</sup> Sur ce point, il n'est pas inutile de rappeler que la *Déclaration* mise en place au Cercle avant la *Procédure*, s'était élaborée en opposant *être déclaré par*, et *se déclarer dans sa pratique*, en s'autorisant de soi-même et de quelques autres...

C'est l'un des traits majeurs de ce qui s'est appelé le style du Cercle, et ce n'est séparable ni de ce choix *d'instituer a minima*, qui caractérise l'histoire de notre association, ni de l'état d'esprit qui a présidé à la mise en place de la procédure.

Janvier 2001, c'est le moment où se débattait la question d'un statut du psychothérapeute, et aussi celui où le Cercle était sur le point d'instaurer la Procédure d'inscription.

Lors des journées internes du Cercle, à Dourdan, Jean-Jacques Blévis attirait notre attention sur le risque et le danger que les pouvoirs, publics ou privés, interviennent sur la pratique des psychothérapies avec leurs propres critères d'évaluation.

Occasion de réaffirmer « *le choix délibéré du Cercle Freudien de refuser de régler institutionnellement le devenir analyste et l'éventuelle reconnaissance et habilitation d'une formation de psychanalyste garantie par notre association.* »

Et plus loin il ajoute : « *... il est bien sûr préférable et en fait décisif pour la pratique de la psychanalyse que la reconnaissance des psychanalystes relève de la seule compétence des associations de psychanalystes.* »<sup>7</sup>

En ce qui me concerne, je souhaite que nous gardions cette orientation -là, soucieuse de faire preuve de ce tact dont nous avons tant besoin, et dont « *les machineries institutionnelles* » sont incapables, comme l'a souvent souligné Olivier Grignon.

Un tact dont l'autre face est l'écoute et le respect de ce qui se tisse dans nos parcours d'analysant/analyste, et dont la Procédure se voulait un lieu d'inscription, avec la réserve qu'il se doit.

Là réside, me semble-t-il, « la raison d'être » de la mise en place de la Procédure.

\*\*\*

Le passage de la Déclaration de sa pratique, à la Procédure d'inscription nous conduit sur le seuil d'un autre point d'embarras : la question du lieu, plus précisément du lieu d'adresse.

---

<sup>7</sup> Jean-Jacques Blévis, La déclaration et le Cercle Freudien. *CheVuoi?* N° 15 La formation des psychanalystes, p.132.

Dans le texte précédemment cité, Jean-Jacques Blévis, alors Président de notre association, donc au moment de la mise en place de la Procédure, réfléchissant à l'expérience antérieure de la Déclaration, écrit ceci:

*« Dès son élaboration, il était apparu à beaucoup d'entre nous qu'en l'absence d'une définition praticable d'un lieu d'adresse pour recevoir chaque déclaration, il risquait de se produire des effets d'inhibition. »<sup>8</sup>*

C'est un point d'importance, d'autant que cette absence d'une défini-  
nition praticable d'un lieu d'adresse<sup>9</sup>, semble être le creuset d'un évitement dommageable, et conférer à la dite Déclaration, l'allure d'un symptôme du Cercle :

*« La Déclaration qui a mobilisé nombre de membres, et dans bien des cas avec une incontestable effectuation analytique pour ceux qui s'y étaient engagés, est devenue d'une manière non moins contestable un symptôme pour le Cercle Freudien. Et sans doute un symptôme du Cercle Freudien. »<sup>10</sup>*

C'est à ces difficultés que la majeure partie de l'article 19 de nos statuts visait à remédier.

Le lieu d'adresse, dénommé Cartel d'inscription, y est défini comme *« un espace spécifique de travail destiné à être le lieu d'adresse pour celui qui engage cette démarche. »*

Parmi ses attributions, il lui revient *« de proposer à l'ensemble du Cercle Freudien une élaboration du savoir analytique suscité par la démarche à laquelle il aura été associé »*

Les cartels, leur travail d'écoute puis de transmission, constituent donc le point de différence et d'innovation entre la Déclaration et la Procédure d'inscription.

Fort bien !

Mais, remarquons cependant que des années après, dans les Procédures qui ont eu lieu, cette transmission *« du savoir analytique suscité (...) à l'ensemble du Cercle Freudien »* n'était, au moins jusqu'à présent, guère discernable.

---

<sup>8</sup> id. p. 131.

<sup>9</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>10</sup> Id. p.131.

Faute de témoignages, les conséquences, les mutations rendues possibles par l'effectuation de cette Procédure d'inscription, étaient bien rarement énoncées.<sup>11</sup>

Alors, où est la difficulté ?

Concerne-t-elle le travail des cartels, qui n'aurait pas été en mesure de dégager le « *savoir analytique suscité par la démarche* » ?

Ou l'impossibilité des cartels, puis du Cercle lui-même, de devenir lieu d'adresse ?

Et tout cela n'a-t-il pas à voir avec le fait, souvent relevé, mais bien questionnant quand même, que beaucoup de ceux qui s'étaient avancés pour faire partie des cartels ne se sont pas eux-mêmes engagés dans cette démarche ? Sans parler du peu d'usage que les membres du Cercle ont pu faire de cet espace d'inscription.

C'est, pour le moins, embarrassant.

Mais cet embarras ne peut-il jouer positivement comme un élément de plus pour remettre au travail cette question du lieu d'adresse ?

C'est, à plus d'un titre, un point sensible, et aussi une question difficile.

Car qu'est-ce finalement qu'un lieu, et a fortiori, un lieu d'adresse ?

Cette question est inséparable pour moi de la remarque de Freud souvent évoquée, « *Il se peut que la spatialité soit la projection de l'extension de l'appareil psychique. (...) La psyché est étendue, n'en sait rien.* »

<sup>12</sup>

Reprendre ces questions en nous efforçant de déplier ce qui s'inscrit, de réel, d'imaginaire, de symbolique, dans ces termes : « *lieu* » et « *lieu d'adresse* » nous aiderait certainement à sortir la Procédure de sa torpeur actuel

\*\*\*

Et puis, last but not least, la Procédure me semble embarrassée par la Passe. C'est comme si notre Procédure d'inscription ne pouvait

---

<sup>11</sup> Ce qui a pu s'énoncer ce matin marque certainement qu'un changement notable est à l'œuvre.

<sup>12</sup>S. Freud. Note 22 VIII (1938) in *Résultats, idées, problèmes*, P.U.F. p.288.

se penser que sur ce fond, et ne s'envisager, en positif ou en négatif, que par rapport à elle.

Ainsi, par exemple, il a pu être avancé que la Procédure serait pour le Cercle, au Cercle, « un retour du refoulé de la Passe ». Cette interprétation interroge.

Que la Passe ait été une expérience cruciale, positivement décisive pour passants et passeurs au moment de l'EFP, et/ou qu'elle se soit surtout révélée, comme le lançait Michèle Montrelay dans un séminaire, comme « *une coalescence de traumas* », c'est tout un imaginaire qui semble dans l'après-coup se cristalliser en elle, et en faire la référence obligée lorsque l'on aborde ces questions.

O. Grignon, quant à lui, va même jusqu'à dire « *...la Passe doit être notre mythologie* »<sup>13</sup>

Certes, à la ressaisir dans son histoire, la Procédure ne tombe pas du ciel et elle a des antécédences.

Mais n'y-a-t-il pas pour nous aujourd'hui, à tâcher d'ouvrir autrement les questions cruciales liées à la Passe de Lacan ?

Autrement, c'est-à-dire d'abord, sans se dissimuler que la Passe ne peut plus être, dans la mesure où, dans son fond, elle était inséparable du désir de Lacan.

Ce temps est révolu.

On peut le regretter, mais c'est ainsi.

Que depuis le début de son histoire le Cercle ait choisi de ne pas reprendre la Passe n'était-ce pas tâcher d'en prendre acte ?

La Passe ne fait-elle pas, ombre sur la Procédure d'inscription ?

Une ombre à entendre au sens où Freud l'envisage dans *Deuil et mélancolie*, comme ce moment particulier dans le processus du deuil, où c'est l'ombre du mort qui s'étend sur le moi, au point parfois d'immobiliser la vie psychique, et d'orienter vers la mélancolie.

Si l'espace de la procédure reste dans une telle ombre, malgré les années qui passent depuis la fin de l'École Freudienne, alors sa mise en sommeil n'a pas de quoi surprendre.

---

<sup>13</sup> Olivier Grignon, *La Passe une écriture du désastre*, p.165. Voir la note 14 pour les références précises.

Faire face à une effective discontinuité entre Passe et Procédure d'inscription, cesser de toujours les confondre ou les comparer, nous permettrait de ne pas entourer la Procédure de ce halo mélancolique qui menace toujours les séparations irréversibles.

Car ce qui est ici embarrassant, au risque aussi de paralyser le travail du Cercle, serait que nous laissions aussi dans l'ombre ce que la Passe de Lacan a pu et peut encore nous transmettre, non de sa forme, de ses modalités d'effectuation, mais de son enjeu :

Qu'est-ce qu'un psychanalyste ?

Cette question nous concerne au plus vif, et nous concernera toujours. Elle était l'enjeu de la Passe, elle est l'enjeu de la Procédure d'inscription.

Il vaut la peine de relire l'exposé d'Olivier Grignon intitulé « *La Passe, une écriture du désastre ?* »<sup>14</sup>

Il rappelle d'abord le risque, selon lui, de mettre au premier plan la Passe dans les associations analytiques.

« ... la Passe qui, ça me semble une évidence – est une expérience limite et extrêmement ambigüe, obscure chez Lacan lui-même. Je rajoute également qu'à mon avis c'est une expérience dangereuse. (...) ce qui s'y opère subjectivement est impossible à exiger, même dans les analyses didactiques. »

<sup>15</sup>

Pour essayer de lever cette obscurité interne de la Passe, et peut-être d'en sortir un peu, nous avons l'appui de plusieurs séminaires décisifs, et tout d'abord du séminaire XII de 64-65, *Problèmes Cruciaux pour la psychanalyse*.<sup>16</sup>

---

<sup>14</sup> C'est une intervention faite dans le cadre d'un colloque organisé par l'Analyse Freudienne, et publiée dans le N° 16 de la revue *Analyse Freudienne Presse*. N°1, 2009 p. 153 à 166. Je remercie Isminie Mantopoulos de m'avoir rappelé l'existence de ce texte et de me l'avoir transmis.

<sup>15</sup> p.154 et 155.

<sup>16</sup> Il n'y a pas encore de publication officielle (on se demande pourquoi...) de ce séminaire. Mais il est disponible sous la forme de document interne de travail à L'Ali.

Il en existe aussi une version très travaillée, avec un appareil critique souvent précieux, établie par Michel Roussan.

Olivier Grignon met l'accent sur ce qu'il nomme « un fil rouge » permettant à Lacan de distinguer Psychothérapie et psychanalyse.

Je le cite :

« *Un des fils rouges qui court tout au long de l'œuvre de Lacan, et il n'a jamais changé cette formulation, c'est que pour lui, la seule définition possible de la psychanalyse, c'est que « la psychanalyse c'est le traitement attendu d'un psychanalyste ».* Il n'a jamais bougé de cette position qui n'est pas une tautologie, bien sûr (...) *C'est une analyse, si c'est un analyste ; à quoi que ce soit que ça ressemble, l'analyse, c'est ce qui se fait avec un analyste. Ce qu'il s'agit donc de savoir, de définir, c'est : qu'est-ce que c'est qu'un psychanalyste.* »<sup>17</sup>

Relire cet article, qui s'appauvrirait à être résumé, nous aiderait, il me semble, à sortir la Procédure d'inscription de l'embarras qui l'encombre, la recouvre, la paralyse, en nous permettant de mieux voir où est vraiment l'essentiel, et de continuer à travailler les questions que la Passe de Lacan nous ta transmises.

Pour finir, permettez-moi de relever une remarque d'Olivier, à la fin de son article, lorsqu'il évoque son expérience de la Passe :

« *... au fond, la Passe, pour moi, c'est l'affirmation par Lacan de ce qu'est l'état de sujet avec lequel on entend vraiment.* »<sup>18</sup>

\*

*Françoise DELBARY – JACERME.*

*Novembre 23 -Janvier 24.*

Texte remanié après l'exposé du 25 novembre dernier.

---

<sup>17</sup> p. 156 et 157.

<sup>18</sup> p.166.



*Faut-il procéder ?*

*Daniel Weiss*

Le coup de téléphone d'Isminie Mantopoulos pour me proposer d'être présent à cette réunion sur la Procédure m'a amené à me demander, me redemander, quel était mon point de vue sur la question. C'est dire si, depuis le temps, ce point de vue reste peu assuré, hésitant, incertain. Raison de plus pour essayer de le préciser en faisant partager la manière dont je suis partagé.

Précisons que je n'ai pas un avis spécialement autorisé puisque, comme beaucoup d'entre nous, je me suis jusqu'à présent abstenu de participer à cette Procédure : je ne figure pas sur la liste des cartels ni sur celle des « psychanalystes, membres du Cercle freudien ». En revanche je faisais partie du C.A. en 2001 et 2002 et à ce titre je participais aux réunions de la commission qui réfléchissait à l'opportunité d'un dispositif succédant à la Déclaration, et aux modalités d'un tel dispositif. Ensuite, comme président du Cercle entre 2012 et 2014, j'étais nécessairement impliqué, même si, surtout si, à cette époque ce qui concernait la Procédure a été un peu laissé de côté.

Au moment où le Cercle instaurait ce dispositif je me sentais extrêmement réticent, essentiellement en raison du contexte dans lequel cela se mettait en place. Le C. A. actuel le rappelait dans le message qu'il nous a envoyé pour cette réunion : c'était l'époque de « l'amendement Accoyer », et il fallait ou non donner des gages aux autorités qui cherchaient à nous imposer une réglementation. Ce contexte politique n'était pas seul en cause, loin de là. Ce n'était pas la seule raison pour laquelle la question se posait, et s'imposait alors. Au sein du Cercle lui-même, certains souhaitaient que nous nous annoncions explicitement comme étant un lieu où on « fait de la formation ». En tant que tel, il nous revenait de désigner, de nommer, des psychanalystes. Certains pensaient même que c'était le moyen

de faire venir de nouveaux membres en nombre, j'aillais écrire de nouveaux adhérents, des « jeunes ». Bref, il s'agissait de donner des gages de respectabilité aux autorités et de nous présenter comme un lieu d'enseignement sur la psychanalyse, et donc **nécessairement aussi** sur ce qu'est une ou un psychanalyste, puisque que nous « formions » des psychanalystes. Nous aurions été ainsi en mesure de rivaliser avec les importantes associations (importantes par le nombre j'entends), en constituant un gradus, en distinguant différentes catégories de membres.

Mais lorsqu'on est un peu au fait de ce qui est en jeu dans une analyse, et de ce qu'on peut en attendre pour peu qu'elle soit menée assez loin, se poser comme lieu de savoir ne va pas sans susciter toute une série de questions. Certes, dans une association pour la psychanalyse, comme ailleurs, la fonction du Sujet-supposé-savoir opère, faut-il pour autant en rajouter du côté des semblants en se présentant comme formateurs, dispensateurs de savoir<sup>1</sup> sur ce qu'est un analyste ?

Tout cela ne me paraissait pas tout à fait correspondre à l'esprit qui avait été jusqu'alors celui du Cercle, tel du moins que je me le représentais, ni d'ailleurs plus généralement à ce qu'est censé être, à mes yeux, une association pour la psychanalyse, où « se former » se conjugue au futur antérieur plutôt qu'au futur simple, et où la transmission passe par des voies qui ne sont pas tracées à l'avance. Il me semblait que nous pouvions dès lors nous passer de tout ce qui pouvait, d'une manière ou d'une autre, paraître comme l'attribution de titres, la publication de listes, quelles que soient les précautions que nous pouvions prendre dans cette attribution et cette publication. Notre « offre » pouvait peut-être être autre. Nous pouvions peut-être faire le pari d'un autre type de transfert sur le Cercle. Sinon, à quoi bon vouloir proposer, en plus modeste, ce que certaines autres associations offraient déjà : formations répertoriées, savoir assuré, psychanalystes patentés etc. ? Donc, autant de raisons de laisser de côté, tout ce qui pouvait relever d'un processus d'habilitation aboutissant à la publication de listes. Je n'insiste pas sur le fait qu'il y avait un débat au Cercle sur ce point, et qu'il y a sans doute, encore aujourd'hui, des points de vue divergents sur ces questions (offre,

---

<sup>1</sup> : Un lieu qui dispense du savoir ? qui dispense de savoir ?

habilitation, gradus, formation), même si nous n'avons pas si souvent l'occasion de les exprimer.

C'est dans ce contexte que se discutait entre nous la mise en place d'un dispositif succédant à la Déclaration. Celle-ci se voulait un temps à l'initiative du déclarant, moment de retour sur l'analyse et la pratique de ce déclarant, mais ce temps n'impliquait pas de réponse de la part du lieu d'adresse (pas de « oui » ou « non » validé par les instances du Cercle).

À l'issue des discussions qui se sont tenues nous avons pu faire un pas de côté en proposant aux membres du Cercle, non une nomination, mais un lieu « d'inscription de la pratique ». S'agissait-il là d'un « moindre mal » ? C'est de cette manière, en tout cas, que nous avons répondu aux questions qui se posaient alors. Avertis sans doute de l'extrême complexité de la question de la nomination, les membres du Cercle se sont d'ailleurs prononcés contre la publication dans l'annuaire de la liste des « psychanalystes, membres du Cercle freudien ».

\*

Choisissant de privilégier ce qu'a toujours été la spécificité du Cercle, du style de notre association et du lien qui opère entre nous, nous aurions pu répondre de manière plus tranchée, et tranquillement laisser de côté tout dispositif s'inspirant plus ou moins de la Passe.

À ceci près que ces dispositifs ne visent pas seulement à donner aux autorités, au public, ou à nous donner à nous-mêmes, des gages d'honorabilité. Ils sont supposés nous aider à saisir, spécifier, théoriser... quoi, au fait ?

- Ce qu'est un psychanalyste ? On perçoit combien une telle formulation sonne comme un oxymore. Lacan nous a suffisamment mis en garde contre ce genre d'identification illusoire, la croyance en « l'être analyste ».
- Ce que fait un psychanalyste ? Poser la question ainsi aboutirait à constituer une orthopraxie, et une orthodoxie, là encore bien loin de ce qui est en jeu.

- Ce qui fait l'analyste ? Peut-être, après tout, est-ce là la formule à retenir : un dispositif permettant d'approcher ce qui fait qu'il « y a eu de l'analyste », la manière dont a été effectif le « désir de l'analyste ». Appréhender ce qui fait l'analyste, c'est l'une des questions que pose la Passe qui porte sur le passage à l'analyste à l'issue de l'expérience, tout autant que la Procédure qui concerne plutôt la pratique de celles et ceux qui exercent depuis déjà un certain temps<sup>2</sup>.

Quoi qu'il en soit, on ne peut s'affranchir d'une telle question si on prend au sérieux ce qu'affirme Lacan dans ses « Variantes... » : « *une psychanalyse, type ou non, est la cure qu'on attend d'un psychanalyste* ». Une association pour la psychanalyse ne peut faire l'impasse sur cette question, sauf à se vouloir une société savante para-universitaire. Nombreux sont celles et ceux parmi nous qui ont déjà, à maintes occasions, souligné ce point<sup>3</sup>. Reste à savoir comment traiter cette insistante question.

En tout état de cause nous ne pouvons la lâcher, si nous voulons éviter « l'extinction de l'expérience »<sup>4</sup>. Nous ne pouvons la lâcher, sans pour autant qu'il soit possible d'y répondre. Peut-être faut-il admettre en effet qu'on rencontre ici un point de butée, celui-là même qui caractérise ce métier impossible. Est-il vraiment envisageable, de spécifier, de qualifier, de cerner, quand et comment, dans une analyse, il y a eu de l'analyste, qu'on pose la question côté divan ou côté fauteuil ? Beaucoup d'entre nous sont sans doute d'accord avec ce propos d'Olivier Grignon de 1984 rapporté par le C. A. dans sa lettre d'invitation : « *Au fond, il est absolument impossible de témoigner de sa pratique d'analyste* ». Peut-être faudrait-il ajouter qu'il est tout aussi impossible de témoigner de ce qui a été spécifiquement analytique dans sa pratique d'analysant. Cette impossibilité explique-t-elle que le projet initial de Lacan « *...une cumulation de l'expérience, son recueil et son élaboration, une sériation de sa variété, une notation de ses degrés...* », et une « *communication de ses résultats* », ainsi qu'il le prévoit dans sa *Proposition d'octobre*, ait donné lieu en fin de

---

<sup>2</sup> Cf. la distinction entre Passe et Procédure que rappelait Jean-Jacques Blévis dans son intervention aux dernières journées internes.

<sup>3</sup> Ainsi Danièle Lévy qui y insiste dans un des textes qu'on trouve sur le site.

<sup>4</sup> Comme le rappelle Françoise Delbary dans son texte *La procédure dix ans après*.

compte, à ma connaissance, à assez peu de travaux probants ? Est-ce cet impossible qui a fait dire à Lacan que la passe était un échec ? En tout état de cause on ne saurait se retrancher derrière cette affirmation pour éluder la question.

Mais si nous nous heurtons ainsi à un réel, un impossible auquel nous sommes tenus, (puisqu'à l'impossible, tous sont tenus, comme l'énonce la sagesse lacanienne) pas étonnant que cela produise du ou des symptôme(s). Au Cercle, le symptôme consiste en la mise en place d'un dispositif sophistiqué, inscrit dans nos statuts, à propos duquel nous nous réunissons à intervalles réguliers, nous élaborons comme nous le pouvons, nous parlons parfois, nous écrivons un peu, mais qui suscite très peu d'engagement concret, ce qu'habituellement nous déplorons quand nous évoquons la question.

Dans d'autres associations, la mise en place d'un dispositif, Passe ou autre, pour saisir ce qui est en jeu là où il y a de l'analyste, produit peut-être également du symptôme, pas le même que celui que nous rencontrons. Il serait d'ailleurs intéressant de faire un tour critique chez nos voisins, pour essayer de repérer ce que produit à chaque fois la mise en place d'un dispositif, pour appréhender quel type de symptôme associatif cette question engendre, selon la façon dont on la pose<sup>5</sup>. Ce serait là une démarche sans doute très instructive, permettant de saisir certaines vérités propres à chaque organisation associative : « dis-moi quel symptôme tu rencontres quand tu institue un lieu spécifique pour cerner ce qui fait l'analyste, je te dirai quel type de lien opère dans ton association ! ».

Pour en revenir au Cercle, ce que nous désignons comme symptôme, le peu d'enthousiasme pour se prêter à la procédure, dit peut-être quelque chose de la façon dont le transfert opère entre nous. Nous sommes entre pairs (ce qui ne signifie pas que nous en sommes tous au même point dans notre rapport à la psychanalyse). Cette parité ne nous incite pas tellement à nous engager pour répondre à la demande de l'association, dès lors qu'elle n'est pas soutenue par un chef, un maître, un patron dont il s'agirait de se faire aimer en nous

---

<sup>5</sup> : Le C. A. nous invite à nous référer au très intéressant numéro 15 de *Che Vuoi ?* sur la formation des analystes. De nombreux représentants de diverses associations y présentent leur groupe et la manière dont ils envisagent la « formation », y manque un regard critique sur les impasses symptomatiques engendrées par tel ou tel dispositif d'agrément, de nomination des analystes.

engageant dans la démarche qu'il prescrit. S'il ne s'agit plus de se dévouer par amour pour un seul, et accessoirement pour le bénéfice théorique de l'association, pourquoi s'engager dans un dispositif complexe, d'autant que les avantages imaginaires que l'on peut tirer de cet engagement sont, heureusement, bien minces ? Dit autrement, nous ne sommes pas très enclins à nous inscrire dans une démarche sacrificielle. Je pense ici à ce que Lacan souligne lui-même à plusieurs reprises dans son séminaire lorsqu'il remercie vivement celles et ceux qui se dévouent en se portant candidats à la Passe.

\*

Tout cela pourrait nous inciter à prendre acte de l'inadaptation d'une telle procédure pour une association comme la nôtre, compte tenu du type de rapport à la transmission de la psychanalyse que nous essayons de soutenir et du style de transfert qui opère entre nous. Reste, bien sûr, ce que souligne le C A. dans son invitation : l'intérêt de disposer d'un lieu institutionnel permettant à certains de revenir sur leur exercice<sup>6</sup>, et sur leur rapport à la psychanalyse, De même que la rencontre du Cardo pour entrer au Cercle peut constituer un moment de franchissement subjectif, de même un dispositif comme la Procédure a pu, ou pourrait, permettre à certains ou certains une avancée dans leur rapport à la psychanalyse, et, qui sait, la transmission des effets de l'expérience. Mais on peut constater que ce qui s'est dit et écrit jusqu'à présent à ce sujet n'a pas constitué une incitation véritablement probante à l'engagement dans le dispositif.

Alors ? La question de ce qui fait la spécificité de notre acte, nous ne pouvons la lâcher. Mais cela passe-t-il par une réponse de type « oui » ou « non », et par la désignation de psychanalystes ? Et plus globalement cela passe-t-il par l'institution d'un dispositif, quel qu'il

---

<sup>6</sup> Je pense au témoignage de Mireille Faivre (*Une passerelle*, accessible sur le site), il porte sur la Déclaration mais peut tout à fait s'appliquer à la Procédure. Je pense également et au texte de Françoise Delbary (*La procédure d'inscription dix ans après*, également accessible sur le site), où jouant sur l'étymologie *Procedere*, elle souligne que cela donne la possibilité d'aller en avant, ou ailleurs.

soit ? Y a-t-il une façon de cerner le désir de l'analyse ? Ne devons-nous pas nous contenter de repérer certains de ses effets, qui ne peuvent être mis en évidence que de façon très indirecte, parfois ailleurs que là où ils étaient attendus ? Pouvons-nous laisser tomber l'illusion que ce « désir de l'analyste », opérant dans l'expérience, pourrait de quelque façon se saisir ? Pouvons-nous admettre l'idée que s'il est saisi... il est cuit<sup>7</sup> ?

\*

\* \*

*Daniel Weiss*  
*18 novembre 2023*

---

<sup>7</sup> : Je paraphrase là un aphorisme qu'on doit à Jacques Derrida.



Texte relatif à la procédure d'inscription

*Le devenir analyste*

*Guy Dana*

La procédure d'inscription de la pratique analytique a fait suite au Cercle Freudien à ce qui se nommait la Déclaration mais au même titre que la procédure qu'elle a remplacée, il y a la sollicitation pour l'analyste qui s'y engage de parler de son parcours, c'est-à-dire de faire état d'une analyse, des contrôles éventuels et des modalités selon lesquelles l'analyste se fait connaître, publie ou communique ou encore travaille en cartel.

Que cela suscite des résistances voire un rejet de la procédure n'est pas surprenant car aucun métier ne sollicite autant la personne de l'analyste que le nôtre ; l'analyste participe peu ou prou au travail qui est le sien ; il est la cible autant que l'auteur de l'acte analytique. Il y a une originalité parmi les métiers qui s'exposent dans un travail psychothérapeutique considéré ici au sens le plus large, c'est que l'analyse implique l'analyste comme aucun métier adjacent ne le sollicite et cette implication peut représenter, pensons-nous, un frein à se faire connaître au sein d'une institution comme la nôtre, un dérangement très particulier.

En effet, la légitimité de l'impétrant par le fait même de la procédure est mise sur la sellette ; il y a finalement le ressenti d'une contradiction à vouloir faire état de ce qui pourtant s'inscrit comme une évidence et qu'il serait superflu de vouloir surligner ; autrement dit, pourquoi y revenir alors que tout indique dans le quotidien que l'analyste s'active tête et corps pourrait-on souligner et que répondre à une procédure d'inscription introduit un doute sur la réalité du métier qui s'exerce dès lors que ce doute atteint de plein fouet la personne de l'analyste ; il y a une ambiance persécutive (non souhaitée bien sûr) autour de la procédure sous des allures d'évidence ; il y a aussi une ambiance de sacrifice alors même que l'analyste a déjà rencontré avec le CARDO un questionnement sur son admission.

Dans un deuxième temps, le fait de rendre obligatoire pour tous ceux qui ont été jury dans la procédure, c'est-à-dire ont fait partie des personnes choisies pour entendre ceux qui s'engagent dans la voie de la procédure d'inscription pose un sérieux problème qui ne fait qu'ajouter au soupçon : pourquoi diable ajouter cette ambiance surmoïque à la procédure qui du coup perd ses qualités principales qui sont de défendre au mieux la discipline ; certes mais sans doute pas avec le surmoi comme fer de lance. (Je fais partie de ceux qui tout en ayant été jury n'ont pas jugé obligatoire de se lancer dans la procédure).

Il est clair aussi que pour nombre d'analystes, le fait de se connaître de longue date ne favorise pas un engagement dans la procédure. Il manque ce gradient si important de la perspective dont la Passe tenait compte bien que sa mise en œuvre aura été un échec.

Je voudrais maintenant évoquer le groupe *MUTATION(S)* qui pendant quelques années et pour une trentaine de psychanalystes au moins aura constitué un tremplin institutionnel pour intégrer le Cercle Freudien. Ce n'était pas son intention de se constituer comme tremplin mais après-coup, nombre voire la très grande majorité des analystes qui voulaient faire état de leur désir de devenir analyste sont passés par ce séminaire et ont par la suite été intégrés au Cercle Freudien. Nous l'avons animé avec Monique Tricot en deux temps : dans un premier temps, les collègues qui souhaitaient s'engager dans ce qui se présentait comme un séminaire, devaient faire état des grandes questions qui les traversaient chacun pris un par un puis dans un second temps, généralement quinze jours plus tard dans un autre lieu que le local du Cercle Freudien, chaque collègue présentait un écrit qui constituait les fondamentaux de son engagement comme analyste autant qu'une base de travail pour l'ensemble du groupe. C'est le centre culturel suédois notre voisin rue Payenne, qui accueillait la seconde partie du séminaire.

Cette façon de faire a voulu préserver l'élaboration tout en puisant sur la trace active de la règle fondamentale. Il s'agit de la matrice première de la psychanalyse dont le principe est de valoriser le fil des idées telles que celles-ci se présentent ; notre groupe a toujours défendu ce principe proche au demeurant de ce que le Cercle mettait en avant avec le cadavre exquis, principe associatif et ludique venu des surréalistes ; toutefois le luxe du changement de lieu

voulait insister sur un changement de perspective que pour ma part je considère comme déterminant dans le devenir analyste ; en effet ce changement de perspective porte sur le désir de l'analyste dont la mutation devait être soulignée. Ainsi le changement de lieu entre le premier et le second temps avait pour intention de souligner cette caractéristique du devenir analyste.

Pour conclure, il y a eu des ratés et des problèmes de fond dans la procédure d'inscription qui ont cumulés leurs effets et peuvent expliquer une relative désaffection.

\*

*Guy Dana*



*Fin d'analyse/Pratique de l'analyse sans fin ?*

*Jean-Yves Broudic*

Deux axes dans ma petite intervention :

- 1- sur la « procédure » ;
- 2- sur le désir d'analyste et sa pérennité.

*1- De la « procédure » : pourquoi je ne m'y suis pas engagé ?*

La procédure du Cercle est différente de la passe, mais elle n'est pas sans rapport avec elle. Je vois cette dernière comme un détour sur les tours et retours qu'a permis une analyse, un moment de retournement sur son parcours analytique, qui a conduit à remettre sa vie en jeu et à faire advenir le désir d'occuper une place d'analyste pour d'autres.

Depuis sept ans de présence au Cercle Freudien, je ne me suis pas engagé dans la 'procédure', inscrite dans les statuts du CF, alors que peu de temps après mon arrivée, j'avais ressenti un désir de passe. C'est donc que je n'avais pas compris que la 'procédure' pouvait permettre une passe, que j'avais raté l'occasion d'en échanger avec certains collègues, que je n'ai pas été présent lors des rencontres qui s'y rapportaient et que je n'ai pas été assez curieux.

C'est aussi que les signifiants mis en circulation au sein du Cercle Freudien à ce propos ne me paraissent pas attractifs : ni *le désir d'analyste* ni la *passe* ne figurent dans l'article 19 de nos statuts, alors que le mot *procédure* est y est utilisé près de dix fois : ce terme est-il adapté ? Dans le monde du soin et du travail social, les procédures

sont à juste titre critiquées comme forme administrative venant le plus souvent à l'encontre de la relation éducative et de la clinique.

## *II- Un désir d'analyste sans fin ?*

Certes, il y a eu le désir d'analyste, ce passage d'analysant à analyste. Mais qu'en est-il de mon désir d'analyste aujourd'hui, à un âge où, comme plusieurs d'entre nous au Cercle Freudien, je pourrais passer le plus grand de mon temps à voyager, à regarder les nuages, à observer la nature, à militer, à passer plus de temps avec mes petits-enfants..., etc.

C'est donc que cette activité d'analyste m'apporte des choses essentielles que ces loisirs ou occupations évitent. Au-delà du bénéfice psychique tiré de la rencontre, de la résonance de ce j'entends avec ma propre vie psychique, de la satisfaction narcissique de voir des situations de blocage et d'angoisse se dénouer, de ce que l'on apprend toujours de ses patients, deux dimensions me paraissent importantes :

### *a- le partage du vide :*

Quand je pense à mon écoute en séance, ce que je trouve le plus inouï, ce sont les moments où l'analysant le patient suspend son dire,

quand il annonce qu'il ne sait pas ce qu'il va dire aujourd'hui,

quand il cherche ses mots,

quand il reste silencieux quelques instants après avoir commencé une phrase...

quand on suppose que va advenir quelque chose de nouveau, émergeant peut-être de l'inconscient.

Je me garde bien alors de venir colmater cet espace, de le remplir de mes images, de mes paroles, sans exclure une intervention parfois.

Ces moments d'attente sont des temps sans parole mais surtout sans pensée. Et je constate que ce moment de silence chez lui / chez elle correspond souvent également à un moment intense de vide de pensée chez moi.

Ces temps peuvent donc être vu comme une forme de partage du vide, où les ressentis de l'un correspondraient inconsciemment au ressenti de l'autre, ce *partage du manque (de mots)* participe sans doute du passage d'un *vide vide* à un *vide plein* (?), un vide borné par des signifiants et des lettres, passage durant lequel les effets corporels ne sont pas rares.

Et je crois que ma vie ne m'offre pas d'autres occasions similaires de rencontre et de *partage du vide*, en dehors des relations amoureuses, ou amicales parfois.

b- la subjectivation de sa mort :

La subjectivation de la mort est une expression que j'ai découverte chez Lacan dans ses *Écrits* (grâce à un texte d'O. Grignon sur la passe et la déclaration de sa pratique analytique, justement, dans : *la Passe, une fabrique de littorals*, 2004). Lacan en parle dans son texte '*Variante de la cure-type*', comme un des « *effets de l'analyse menée jusqu'à son terme* » dont il dit qu'il en résulte un savoir : « *C'est donc bien là que l'analyse du Moi trouve son terme idéal, celui où le sujet, ayant retrouvé les origines de son Moi en une régression imaginaire, touche par la progression remémorante, à sa fin dans l'analyse : soit la subjectivation de sa mort* ». Ce serait, selon Lacan, la fin exigible pour le moi de l'analyste, qui ne doit « *connaître qu'un seul maître, la mort, pour que la vie, qu'il doit guider à travers tant de destins, lui soit amie.* » (Lacan, *Écrits*, p. 348-349)

Selon ce propos, une analyse et sa fin ont quelque chose à voir avec la subjectivation de sa propre mort par l'analysant (ce qui contredit le propos de Freud comme quoi la mort est irréprésentable dans l'inconscient). La poursuite ou la suspension de sa pratique analytique pourrait donc avoir également quelque chose à voir avec cette question.

Je la comprends pour ma part en référence à la notion de *seconde mort* dont parle Jean Allouch dans *Contre l'éternité* (suite à : *Pour une érotique du deuil au temps de la mort sèche*). Il y écrit ceci : « *La mort physique d'un corps ne signe pas la fin du défunt, sa disparition ; en revanche, effectuée cette fin 'sa seconde mort', celle où plus rien de lui ne subsistera qui lui soit attribuable et attribué* » (p. 9) Dans l'hindouisme, cela



*Sans titre, intervention conclusive*

*Pierre Boismenu*

Avant de conclure sur le devenir de la Procédure, pour autant qu'une conclusion est possible qui ne soit pas une synthèse réductrice de la riche constellation de propos qui se sont tenus toute cette journée, je voudrais rapidement revenir sur un aspect de la question qui a été abordé à plusieurs reprises, celui de la position du Cercle par rapport à la Passe telle que Lacan en a introduit à la fois et le *signifiant*, et un *dispositif*.

On l'a rappelé, le Cercle freudien s'est fondé non seulement à partir du refus de la dissolution administrative de l'AFP, mais aussi du refus de reconduire le *dispositif de la Passe*, celui de la proposition d'octobre 67 et dont Lacan a pu dire à la fin que « c'était un échec ». Mais Le Cercle a retenu du *signifiant* « Passe », très nouveau alors dans le champ analytique (comme le souligne Olivier Grignon), une question essentielle à ne pas lâcher. Ce n'est qu'en 95 avec la Déclaration puis en 2002 avec la Procédure, qu'un *dispositif* particulier a été mis en place au Cercle pour donner l'occasion aux membres de dire à quelques autres quelque chose sur leur engagement dans l'analyse, et ceci différemment de ce qui a pu se faire par le passage au cardo qui, lui, concerne *l'engagement dans l'association*, même si l'écoute de celui-ci est bien sûr liée à là où on est de son rapport à l'analyse.

*Disons façon Magritte : « ceci, la PIPA, n'est pas une Passe »*. Il ne s'agit clairement pas en effet d'une reprise, même modifiée, de la procédure de la passe : le dispositif ternaire, passant/passeur/jury fait place à une *adresse directe* du candidat à un cartel qui l'écoute ; et il s'agit moins de saisir spécifiquement quelque chose de l'énigme du passage à l'analyste comme paraît l'avoir attendu Lacan que,

comme son nom l'indique, de témoigner de sa *pratique analytique* à quelque temps de son parcours qu'on en soit ; et au Cercle tel qu'il est de fait constitué, en général c'est *dans le cours* de cette pratique.

Pourtant, du dispositif, il en est resté l'aboutissement, à mon sens problématique, à savoir la nécessité que le jury, renommé cartel, renvoie au « procédurant », une sorte de « oui ou non » (à quoi ?) sous forme d'une nomination ou du moins d'un *titre*, celle d'« *analyste du Cercle freudien* » supposé l'« inscrire » (mais où et avec quelle valeur ?). Ce qui à mon sens paraît plutôt un compromis symptomatique entre un souvenir flouté de « l'analyste de l'École » qui conférerait par là un « gradus » à l'AFP et un refus feutré de son officialisation, ce qui lui donne un statut assez fantomatique voire « limbique ». Ce flou n'étant peut-être pas pour rien dans le manque d'enthousiasme pour s'y présenter. On peut en tout cas se demander si la Procédure ainsi entendue ne témoigne pas d'un certain refoulement ou déni de la Passe, et on peut penser qu'au Cercle, on n'a pas véritablement élaboré son dit « échec », comme pourtant Olivier Grignon a pu dire que tant qu'on n'aurait pas vraiment fait le bilan de cette procédure de l'AFP, c'était irresponsable d'en reconduire des modalités.

C'est justement en allant relire des textes d'Olivier Grignon sur la Passe que je voudrais proposer un bref éclairage sur ces questions. Je n'ai pas retrouvé de texte de lui sur notre procédure, mais 4 articles sur la Passe, qui correspondent tous à des interventions lors de différents colloques ou journées. Deux sont repris dans le livre paru chez Eres (*Avec le psychanalyste l'homme se réveille*), à savoir : *L'impossible passe* (IAEP 2008) et *La passe, une fabrique de littorals* (Marseille 2004). Plus deux autres dont j'ai eu connaissance grâce à Isminie : *Réflexions sur la passe* (Recife 2001) et *La passe une écriture du désastre* (Analyse freudienne 2008). Mon intention n'est ni de réduire à l'élaboration d'Olivier ce qui a pu se concevoir sur cette question par les fondateurs du Cercle ou leurs suivants, ni de déployer la pensée d'Olivier dont nous aurons l'occasion en juin de parler lors de la journée qui sera consacrée à son travail. Juste relever quelques traits qui me paraissent décisifs pour nous aider à situer *en creux* l'enjeu de la procédure d'inscription, et à problématiser ce que transmission et formation peuvent signifier au Cercle.

Je ne m'attarderai pas sur la mise en question de la procédure de la Passe dans sa dimension institutionnelle, c'est à dire le constat que la nomination AE a de fait rétabli une hiérarchie dans l'École malgré l'intention initiale de faire du *gradus* autre chose, et que le fonctionnement du dispositif a favorisé des jeux de pouvoir ou des phénomènes de conformisme, ce qui pourrait suffire à en écarter la reconduction à l'identique... Ce que Olivier vise plus fondamentalement c'est le système de la *ternarité passant-passeur-jury* que l'on relie en général comme essentielle, en l'espèce la *transmission indirecte*. Pour lui, qui a eu l'expérience du passeur et selon sa lecture de « son » Lacan au-devers de tout lacanisme, ce n'est pas ce qu'il appelle cette « idéologie » qui a présidé à l'invention de la Passe, c'est l'invitation de Lacan, voire la convocation, le « *forçage* », via ce lancer de dé subversif, à cerner ce qui serait exigible de l'analyse de l'analyste, tel qu'il dispose du *point d'écoute* requis pour que soit possible l'Acte analytique. Autrement dit, l'enjeu de la Passe, comme signifiant (si on le reprend non par rengaine mais au vif de son émergence) serait d'approcher « *ça* », comme il dit, càd ce moment structurel de la cure menée à sa limite où l'analysant est « *un sujet quasiment identifié à l'objet petit a* », temps qu'on appelle couramment « traversée du fantasme ». Il dit aussi parfois « réalisation », je pense non au sens d'un accomplissement mais d'une *réélisation*, d'un *toucher de l'impossible*, dans le transfert, qui vaut comme expérience-limite où « *se réitère la fabrique de l'interdit* » au fondement du symbolique, et non plus sa simple « *observance* ». Autrement dit, moment de « *subjectivation de la castration* » ou aussi bien, répète-il aussi de « *subjectivation de la mort* » où l'Autre se réduit au petit a, objet rien d'objet.

Mais ajoute-il aussitôt, c'est une « *expérience de la folie... ce qui en fait un outil puissant et redoutable* ». Expérience extrêmement dangereuse, souligne-t-il, quoique « *nécessaire pour qui prétend assumer sans double casse la fonction d'analyste, notamment par rapport aux sujets psychosés* » mais aussi tout analysant qui approche de ce que Freud appelle « *le noyau insécable de l'être* » du sujet. Expérience qui ne vaut alors qu'à en revenir, càd à « *se fonder en responsabilité vis-à-vis de ses expérience psychotiques* ». Ce qui implique finalement un *clivage* structurel du « sujet analyste », entre d'une part, en fonction de « garde-fou », les fictions nécessaires à son *faire*, spécifiquement celle d'*avoir foi* dans le SsS (Freud disait « croire à l'inconscient »), et d'autre part la certitude acquise par son analyse qu'il n'existe rien

de tel qu'un tel SsS, sinon la pure liberté au-delà du fantasme d'*Œdipe à Colone* entre-deux-morts, requise pour qu'advienne *l'acte* qui fait l'analyste en sa contingence, à savoir que ça cesse de ne pas s'écrire. Cliniquement, cela revient à assumer une double division, celle du sujet représenté par un signifiant pour un autre, qui fonde l'association libre et l'écoute flottante qui en répond, et celle, beaucoup plus scabreuse et éphémère entre le sujet *et l'objet a* qui « *seule est décisive* » pour autoriser ponctuellement d'approcher ce qu'il appelle la « *condition littorale* ».

Je n'en dirai pas plus sur tous les arguments qu'Olivier apporte dans ses 4 textes pour fonder et entourer ce qu'il appelle sa thèse. Simplement conclure en rapport avec ce que nous questionnons aujourd'hui, à savoir quelles modalités pouvons-nous inventer au Cercle pour sinon « former » des analystes, du moins soutenir leur *transformation continuée* d'analysant en analyste : autrement dit comment le devenir et redevenir, ou, dit encore Olivier, « *transmettre la psychanalyse non de fauteuil à divan mais de divan à divan* ». Nous ne retenons donc pas au Cercle le *dispositif* institutionnel de la passe mais ce que pointe le *signifiant* « passe », ce qui localise le ou les moment(s) de « *passe* » pour autant qu'ils adviennent, que ce soit dans la cure initiale, ou dans des temps privilégiés qui peuvent arriver aux analysants continués que nous sommes au-delà du terme de la cure.

La difficulté supplémentaire étant que *se rendre responsable* de ces « tours de folie » en quoi consistent ces moments de passe, ne s'effectue justement pas seul, pas sans l'adresse à quelques-autres, d'un Autre à l'autre. D'où la nécessité d'associations pour la psychanalyse qui offrent des opportunités pour qu'il *soit pris acte* de ces passages, aussi obscurs soient-ils, et qui valent comme une *écriture* de ce qui aura eu lieu, fabriquant une sorte d'après coup au passage. La procédure dite fort justement *d'inscription*, en sa modestie par rapport à la Passe conçue par Lacan, a été inventée pour ça. Son échec relatif jusqu'ici n'implique pas d'en dévaloriser la tentative, mais peut-être d'en revoir le dispositif, au regard de ses enjeux toujours plus actuels de transmission/transformation, en particulier, à mon sens, revoir de plus près la fonction des « cartels d'inscription ».

Il m'apparaît en effet qu'autant est bienvenu un lieu d'adresse possible à qui pouvoir parler de là où *en est le désir de l'analyste qui*

*oriente sa pratique*, autant le retour que le cartel est supposé en faire en termes plus ou moins marqués de « oui ou non », et surtout s'il se redouble d'une nomination formelle, fantomatique de surcroît, est non seulement inutile mais peut-être une des causes de sa désaffection. Comme si la procédure d'inscription n'avait pas vraiment rompu avec le dispositif de la passe tout en disant le contraire, c'est en passant un compromis symptomatique entre son rejet et son maintien. Et si le retour du cartel au procédurant, au lieu de s'enfermer dans une logique binaire, disons quantitative, s'efforçait plutôt d'élaborer qualitativement ce qu'il aura entendu, c'est sans jugement, comme justement le fait l'analyste en fonction ? Ce serait d'ailleurs plus conforme à la logique prévalente dans le champ analytique, une logique sans tiers exclu dite « intuitionniste » depuis Poincaré...

Ce ne sont là, je précise, que des élucubrations personnelles, qui ne prétendent pas résumer la diversité des points de vue qui se sont exprimés aujourd'hui et que nous pourrions reprendre d'ici l'AG d'avril, par exemple à l'occasion des journées internes de Mars, à partir des textes issus de la journée d'aujourd'hui qui pourront être rassemblés dans un numéro spécial des Lettres du Cercle.

J'ajouterai encore, pour terminer, que ces moments féconds pour l'un ou l'autre d'entre nous où se fait un « saut » dans son parcours et qui occasionne une inscription de sa pratique, une seconde inscription après la première au Cercle via le *cardo*, ne cessent de se passer aussi dans d'autres circonstances, à l'occasion d'une conférence au Cercle, dans le cours du travail d'un groupe, etc.. Au point qu'on peut se demander avec Olivier Grignon à la fin de son article *L'impossible passe* : « *Faut-il vraiment une procédure pour penser et analyser cela ?* ».

C'est une question, pas une réponse.

\*

*Pierre Boismenu*



### *Éléments de débats et perspectives*

*Nous reprenons ci-dessous quelques points qui ont été exprimés au cours des débats qui ont suivi les interventions et en dégageons quelques aspects et perspective. Les débats n'ont pas été enregistrés, ces notes sont donc très partielles. Elles peuvent être complétées par des réactions que les Lettres du Cercle pourront publier.*

Le Cercle freudien s'est créé dans la suite du refus de la dissolution de l'EFP. Et il n'a pas reconduit le dispositif de la passe, les fondateurs ayant à l'esprit les effets délétères de la nomination et d'un gradus hiérarchique à l'EFP. Est-ce pour autant que le Cercle est *dans le « deuil de la passe »* comme il a été dit ? On a pu aller jusqu'à dire aussi : *le désir d'analyste étant éphémère, cela n'est-il pas contradictoire avec la pérennité d'un dispositif et surtout d'une reconnaissance, seule la position d'analysant étant pérenne »* .

La passe comme question et les questions relatives au désir d'analyste n'en sont pas moins vives au Cercle et régulièrement rappelées et travaillées. Certains l'ont ainsi exprimé : il s'agit de repérer ce qui nous fait devenir analyste et nous fait le rester, c'est-à-dire ce qui est en jeu en chacun de nous qui autorise l'écoute analytique. La procédure d'inscription permet sans doute de produire pour certains des effets de passe comme le montre l'intervention de D. Dupont qui souligne qu'elle lui a permis de se dégager de certains transferts (ne serait-ce pas là une de ses fonctions ?), à l'inverse de la passe à l'EFP qui fixait certains analysants dans un transfert à l'école de leur analyste, du fait qu'ils devenaient passeurs à partir d'une proposition par leur analyste durant leur cure (il s'agit là d'un des arguments de ceux qui quitteront l'EFP pour fonder le Quatrième Groupe).

D'autres contextes occasionnant des moments de passe ont été évoqués par certains. La désaffection de la procédure au Cercle Freudien ces dernières années pourrait signifier aussi que d'autres lieux existent au Cercle pour faire entendre son engagement en tant

qu'analyste : textes, interventions en public, colloque et séminaires... « *On fait la passe là où ce n'est pas prévu* », a-t-il été dit, et ce n'est que dans l'après-coup que l'on constate que des effets de formation se sont produits. « *C'est le Cercle dans son entier qui a pu être pris comme dispositif de passe* », a-t-il été aussi indiqué.

Plusieurs intervenants ont souligné la place du CARDO au Cercle, et pour certains une confusion avec la procédure d'inscription, notamment pour les nouveaux arrivants. L'accueil au Cardo peut produire un effet de passe, de par l'écoute analytique de ses membres, mais il serait nécessaire de mieux expliciter les places et fonctions de ces deux dispositifs. Les différents lieux de travail du Cercle donnent des opportunités à des personnes extérieures d'ouvrir une des portes d'entrée au Cercle. Ce sont aussi des lieux où peuvent s'avancer ceux qui veulent parler en leur nom propre, sans crainte d'être jugés comme n'étant pas dans la ligne de pensée officielle et notamment du ou des fondateurs de l'école, comme cela s'observe par ailleurs

De nombreux membres du Cercle ne se sont pas engagés dans la procédure. Le terme d'endogamie est utilisé à plusieurs reprises pour l'expliquer, associée à l'idée de l'impossibilité du secret. D'où l'idée d'associer quelques analystes extérieurs au Cercle pour participer à la procédure ; cette possibilité est indiquée dans l'article 19 de nos statuts, et elle a déjà été effective dans de nombreux cartels de la procédure. Faut-il aller jusqu'à envisager une procédure ou passe inter-associative ? Serait-ce souhaitable et possible ?

Plusieurs intervenants sont revenus sur le choix du mot « procédure » pour désigner ce processus. Selon certains, il fait barrage, et on doit donc s'interroger sur sa pertinence et son maintien dans nos statuts. *Dans « procédure d'inscription, c'est le deuxième mot qui est le plus important »*, a-t-il été souligné, ce mot d'inscription lié à la transmission de ce qui a émergé de l'inconscient durant sa cure et repris dans la procédure d'inscription... Cela ouvrirait un chantier pour l'écriture d'un autre lieu d'adresse.

\*

*Le C. A.*

## *Textes et débats*



*La capacité d'être seul (Winnicott 1958)*

*Robert Montrelay*

Dès la première phrase de son exposé Winnicott suscite notre attention et éveille notre intérêt en écrivant :

*Mon intention est d'étudier la capacité de l'individu d'être seul, présumant que cette attitude constitue l'un des signes les plus importants de la maturité du développement affectif.*

Essayons de résumer son argumentation.

Comment cette *capacité de l'individu d'être seul* va se manifester chez l'analysant : *par un épisode de silence dans le transfert où le patient est seul.*

Je souligne les mots « dans le transfert » parce que cela veut dire que nous devons être capables en tant qu'analystes de laisser venir et de repérer dans la relation transférentielle ce silence particulier que Winnicott distingue fondamentalement de ces moments de silence qui sont le signe d'une résistance. Le silence dont il nous parle, bien au contraire est un *aboutissement*.

Il renvoie à *un stade très primitif* qui précède les relations triangulaires de l'Œdipe et les relations à deux avec la mère, *un stade très primitif de relation à un !* (one body relationship).

Donc, il ne s'agit évidemment pas de la solitude telle qu'on peut la ressentir en présence ou pas d'autres personnes, mais d'une « capacité d'être seul » à un stade d'immaturité antérieur.

On voit que Winnicott cherche ainsi à donner à certaines analyses une fonction très particulière en rapport avec les soins maternels : face à un échec du développement émotionnel primitif, l'analyste pourrait offrir une possibilité de réparer ces déficiences et proposer

des conditions favorables qui seraient équivalentes aux soins maternels primaires.

Il s'agissait donc pour le nourrisson ou le jeune enfant *d'être seul*, seul précise toujours Winnicott, en présence de la mère.

Situation paradoxale d'être seul en présence de quelqu'un d'autre.

Winnicott parle d'une « relation au moi » (*ego relatedness*) qui précéderait la pulsion et les « relations pulsionnelles » (*id relatedness*).

*Etre seul* par conséquent, mais dans une relation à deux, où l'un au moins des deux, l'enfant, est seul. En effet, pour l'enfant, bien que seul, la présence de la mère est essentielle.

Il nous faudra revenir sur ce point.

Winnicott, pour mieux caractériser la nature d'une telle présence parle du verbe anglais « like » qu'il oppose à « love ».

On peut donc définir cette solitude en se référant à un stade très archaïque, *ce stade très primitif où, encore une fois, l'immaturité du moi est compensée de façon naturelle par le support du moi offert par la mère.*

Le point important c'est que l'analysant puisse, dans le transfert, retrouver le temps et retourner dans le lieu de cette expérience de solitude et rappelons-nous la façon de la repérer : cela se traduit par un épisode de silence.

Pourquoi l'analysant se tient-il silencieux ?

Winnicott ne le dit pas mais nous pouvons avancer qu'il retrouve, qu'il revit ce temps lointain de la naissance et même du stade fœtal où il ne parlait pas. Nous pouvons d'ailleurs noter que là où on a traduit son texte par *nourrisson* Winnicott, en anglais emploie le mot *infant*, enfant au sens de « celui qui ne sait pas manifester sa pensée par la parole »

Ce temps et ce lieu, que Winnicott va nous aider à explorer, il est évoqué très souvent par d'autres analystes.

Par Freud évidemment, et Winnicott lui-même parle de la *relation anaclitique* en référence au concept d'*Anlehnung* de Freud ou d'extrême dépendance à l'autre.

Par Freud encore, et je choisirai un exemple dans ses lettres à Fliess et tout son travail de l'Esquisse avec la notion de *mémoire persistante d'une expérience vécue* et plus loin ce qu'il appelle *l'expérience vécue*

*de satisfaction et qui a les conséquences les plus décisives pour le développement de la personne et où il montre bien la nécessité de l'intervention d'une personne étrangère, la mère où la personne en tenant lieu. (page 625).*

Winnicott cite aussi Mélanie Klein, lorsqu'il note que *la capacité d'être seul* repose sur l'existence, dans la réalité psychique de l'individu, d'un bon objet.

Cependant, si dans le langage kleinien, on se réfère bien à un stade plus primitif du développement de l'individu que celui du règne du classique complexe d'Œdipe, cela suppose néanmoins pour Winnicott que le moi ait déjà atteint un degré considérable de maturité et que l'individu ait réalisé son unité.

De Lacan, je reprendrai la citation que je vous avais envoyée, tirée du séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, (je cite): *La sexualité s'instaure dans le champ du sujet par une voie qui est celle du manque. Deux manques ici se recouvrent. L'un ressortit au défaut central autour de quoi tourne la dialectique de l'avènement du sujet à son propre être dans la relation à l'Autre, par le fait que le sujet dépend du signifiant et que le signifiant est d'abord au champ de l'Autre.*

Là il s'agit d'un premier manque, relatif au sujet barré, au parlêtre, puis il ajoute :

*Ce manque vient à reprendre l'autre manque qui est le manque réel, antérieur, à situer à l'avènement du vivant, c'est-à-dire à la reproduction sexuée parce qu'il se rapporte à quelque chose de réel, c'est ce que le vivant perd, de sa part de vivant : d'être sujet au sexe, il est tombé sous le coup de la mort individuelle. (Page 186)... il n'est plus immortel.*

Ce quelque chose de réel, je crois que c'est cet *enfant*, qui se vit hors pulsion comme dit Winnicott, hors temps ou comme dit Lacan *immortel*.

Lacan s'accorde avec Winnicott sur l'importance de ce stade lorsqu'il dit *que l'expérience analytique pour le sujet, c'est la recherche de cette part à jamais perdue de lui-même dans le vivant, qui est constituée du fait qu'il n'est qu'un vivant sexué, et qu'il n'est plus immortel.*

Je reprends le texte de Winnicott et la façon là encore très paradoxale qu'il adopte pour mieux cerner et décrire cet état de solitude.

L'enfant qui, rappelons-le, est « celui qui ne sait pas manifester sa pensée par la parole » va dire ou se dire ou penser : « *Je suis seul* ».

Trois mots, trois états :

- 1) D'abord le mot « Je », qui, nous dit-il, implique un degré important du développement affectif. L'individu a réalisé son unité. Mais, ajoute-t-il, on ne se réfère pas à *l'existence*.

En ce point, l'enfant et sa mère sont dans l'Autre, mais l'enfant est autre dans l'absolu. Si l'on raisonne comme Nicolas de Cues, l'enfant et la mère sont dans le non-autre mais l'enfant est autre et l'autre est non-autre qu'autre ou, comme dit Winnicott, il a réalisé son unité, mais il n'est pas autre que sa mère (puisqu'il est non-autre). Il n'existe pas au sens où Winnicott dit qu'on ne se réfère pas à l'existence.

- 2) Ensuite les mots « Je suis » où, explique Winnicott, l'enfant prend *forme et vie*.

On peut dire maintenant que l'enfant est autre que la mère, autre que l'Autre, mais il n'est pas autre que l'autre, il n'y a pas d'autre que l'enfant. Winnicott note d'ailleurs que *point n'est besoin de postuler, de la part du nourrisson, une perception de la mère à ce stade du « Je suis »*.

- 3) Enfin les mots « Je suis seul ». Winnicott nous dit : Selon la théorie que j'avance, il est indispensable qu'à ce nouveau stade le petit enfant puisse se rendre compte de l'existence ininterrompue de la mère.

L'enfant, en ce point, est enfin autre que l'autre. Il est seul en présence de l'autre, sa mère.

Ce que je propose, c'est de revenir sur le paradoxe auquel le texte de Winnicott nous a conduits.

Ce lieu du *Je suis seul*, ce lieu de solitude, comment y accéder et avec quel langage alors qu'il semble impossible d'y parler directement, est-ce qu'il s'apparente à ce qu'on pourrait appeler un point de folie, ou un point de vérité et quel genre d'écoute nous permettrait d'en approcher ?

Je parle de point de folie en me souvenant de ce à quoi nous invitait Olivier Grignon en 2011, quand il écrivait : « *Ma thèse, c'est que la psychanalyse est une pratique éclairée du transfert psychotique, quelles que*

*soient les cures. Je veux dire d'une écoute hissée là, c'est-à-dire d'un transfert hissé par l'écoute de l'analyste à cette dimension dite par moi faussement : psychotique; faussement, car je n'ai pas d'autre mot pour le moment »*

Une écoute hissée là, est-ce du même lieu qu'il s'agit ? Et y repérer la nature de ce *développement émotionnel primitif*, pour éventuellement offrir comme nous le propose Winnicott une possibilité de réparer les déficiences constatées ?

Je pense aussi à l'affirmation de Lacan, dans son dialogue avec Henri Ey et qu'il rapporte dans son texte *Du traitement possible de la Psychose* : « *L'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme la limite de sa liberté* »

Alors comment parler de ce point ? Michel Foucault, dans son *Histoire de la Folie* qui, notons-le, est paru à la même époque (en 1961) nous a expliqué que le langage de la psychiatrie a été longtemps un monologue de la raison sur la folie et qu'il n'a pu s'établir que sur le silence imposé à cette dernière ?

Imposer ou écouter ce silence.

Alors, insiste Michel Foucault, nous devons prendre en compte ce mouvement d'insertion de la folie dans la nature même de la raison, tel que Montaigne, Pascal et bien d'autres l'ont souligné. Pascal qui faisait le constat, la formule est célèbre, que « *Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou.* »

Comment donc aborder enfin ce point de folie avec le langage de la raison, en particulier lorsqu'il y a eu un manque dans l'accès à la solitude et que c'est par essence ce qui ne se dit pas.

Winnicott ne répond pas à nos interrogations dans son exposé.

Mais il nous donne des exemples cliniques, comme celui du cas commenté par Jean-Jacques le mois dernier de cette patiente qui présentait un fantasme de fustigation.

Il est remarquable que plus de 10 ans d'analyse n'ait apporté aucune amélioration par rapport à ce fantasme et deuxièmement qu'il ait fallu l'amener à un état de régression très important pour que le fantasme cesse.

Or cet état correspond à ce point très archaïque où, nous l'avons vu, pour que l'enfant ait la capacité *d'être seul*, il doit pouvoir dire « Je » avec la présence essentielle de la mère.

Il en résulte que non seulement l'enfant doit être seul, mais que, et cela Winnicott ne le souligne pas, **la mère aussi doit être seule**, c'est-à-dire accepter une séparation imaginaire avec son enfant. Ce n'est pas le cas de la patiente de Winnicott, et le fantasme de fustigation de la mère se transmet à l'enfant.

Cette affirmation : « je ne peux m'empêcher de croire à mon fantasme de fustigation » est une vérité crue, ou pourrait-on dire « une folie » qui remonte à ce temps et ce lieu où la mère et donc l'enfant n'étaient pas seuls. La formule appartient à la mère et il aura fallu que Winnicott, dans la relation transférentielle, retourne en ce lieu pour que dans la régression, la patiente l'abandonne.

Winnicott l'affirme nettement : le fantasme de sa patiente n'aurait pas pu disparaître avant et sans cette régression.

Pour finir, je reprendrai la distinction que Winnicott fait entre *ego relatedness* et *id relatedness*. C'est la première, la « relation au moi » qu'il considère et dont il dit bien qu'elle précède la pulsion. C'est ce qui a probablement conduit à traduire *id relatedness* par les « relations pulsionnelles » au lieu de relations au ça.

Ceci pour dire que Winnicott se propose d'étudier un lieu qui, soulignons-le, précède ce que Freud a nommé le lieu de l'inconscient. Cela paraît à l'évidence si on se réfère au schéma L de Lacan où l'on trouve bien S, A et a' (le moi) mais manque a, les objets du Sujet, en l'occurrence la mère (cf : *Du traitement possible de la psychose*, page 548).

Plus précisément, c'est au troisième stade de ce processus qu'il démonte pour atteindre au « JE SUIS SEUL » que la mère apparaît comme objet a du schéma L.

\*

*Robert Montrelay*  
*jeudi 12 mai 2016*

Nicolas de Cues : « Quand l'homme abandonne le sensible, son âme devient comme démente »

*Le transfert entre savoir et ignorance.  
(Comment peut-on aujourd'hui relire le texte de J. Lacan :  
Variantes de la cure-type).*

*Robert Montrelay*

Peut-on parler de guérison en psychanalyse, et qu'est-ce que la guérison ? Lorsqu'une personne vient nous voir, sa demande, fondamentalement n'est-elle pas d'être guérie, mais guérie de quoi ?

Et lorsque nous lui proposons d'entamer avec elle un travail, ce travail est-il une cure, acceptons-nous de lui donner des soins et de quels soins s'agit-il ?

Beaucoup a été dit et écrit à ce sujet, et Freud le premier, à mesure de sa progression dans l'invention de la psychanalyse a évolué. Les citations sont innombrables. Dans une lettre à Wilhelm Fliess, par exemple, Freud écrivait le 2 avril 1896 : « Je suis convaincu de pouvoir guérir définitivement l'hystérie et la névrose de contrainte ».

En revanche, une quarantaine d'années plus tard, en 1937, dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*, Freud devait constater : « On ne s'assignera pas pour but d'abraser toutes les particularités humaines au profit d'une normalité schématique ». Il s'oppose à « l'ambition » de Ferenczi, au sujet du complexe de castration.

Bien plus, comme vous le savez, Freud constate que la maladie parfois procure de tels bénéfices secondaires qu'il ne faut pas « être un fanatique de la santé ».

Et cependant, si on se reporte aux derniers textes de Freud, en particulier *l'Abrégé de la psychanalyse* qui a été écrit en 1938 et que la mort ne lui a pas laissé le temps d'achever, on y trouve encore le même questionnement quand il note : « Pouvons-nous, sans trop de hardiesse, espérer agir sur des maladies spontanées et si redoutables

du psychisme et les guérir ? Certains faits nous permettent de le supposer »<sup>26</sup>.

Mais dans le même ouvrage, Freud parle toujours du complexe de castration et constate « une situation qui se montre chez nos patients la plus rebelle à l'influence [du psychanalyste]<sup>27</sup> » .

Alors devons-nous garder l'idée de la possibilité d'une guérison ?

Pour avancer dans cette réflexion, je vous ai proposé une relecture de l'article de Lacan qu'il a publié dans *les Écrits* sous le titre *Variantes de la cure-type*. Le texte, un peu modifié, avait été écrit en 1955, peu après ses démêlés avec l'Association psychanalytique internationale qui avaient conduit à son expulsion.

Il y revient encore en octobre 1968, soit treize ans après sa rédaction, dans une intervention au Congrès de Strasbourg, dont le thème était *Psychothérapie et Psychanalyse*. « Je me souviens, dit-il, d'avoir consacré 15 jours de vacances à écrire un article qui s'appelle « Variantes de la cure-type »<sup>28</sup>.

Et après en avoir cité tout un paragraphe, il insiste en disant : « Les critères thérapeutiques, c'est quelque chose d'intéressant. Ça devrait avoir, justement pour les psychanalystes, un sens : qu'au moins la question soit posée si, à la fin de ce qui se fait, on peut mettre « cas guéri » ou on ne peut pas le mettre. En d'autres termes si le terme de guérison lui-même a pour le psychanalyste un sens ».

---

<sup>26</sup> Freud. Abrégé de Psychanalyse PUF De la technique psychanalytique, page 39

<sup>27</sup> Idem Un exemple de travail psychanalytique page 66

<sup>28</sup> « Je me souviens d'avoir consacré 15 jours de vacances à écrire un article qui s'appelle « Variantes de la cure-type ». Il y est dit entre autre que « la rubrique des variantes ne veut dire ni l'adaptation de la cure, sur des critères empiriques, ni, disons-le, cliniques, à la variété des cas, ni la référence aux variables dont se différencie le champ de la psychanalyse, mais un souci, voire ombrageux, de pureté dans les moyens et les fins qui laissent présager d'un statut de meilleur aloi que l'étiquette ici présentée » (Écrits p. 324) de meilleur aloi que ce qu'évoque cette formule répugnante que nous devons à M. Bouvet : cure-type pourquoi pas cure-pipe ? Congrès de Strasbourg de l'École Freudienne sur « Psychanalyse et psychothérapie » en octobre 1968

Le grand intérêt de ce texte, c'est qu'en opposition avec ce qui s'enseignait à l'époque à l'IPA, Lacan y aborde précisément certains aspects fondamentaux de la clinique en psychanalyse, en lien avec une possible guérison.

Et dès l'abord, Lacan précise que *La psychanalyse n'est pas une thérapeutique comme les autres*<sup>29</sup>. Prise à la lettre cette phrase nous dit à la fois que *la psychanalyse est bien une thérapeutique*, et aussi que c'est *une thérapeutique pas comme les autres* : il ne s'agit pas de retourner à un état antérieur et même pas, comme le dit Freud, de tendre vers un *état normal*.

Les analystes de l'IPA ne s'accordaient, semble-t-il, dans leur pratique, que sur un seul critère : *la nécessité d'analyser le transfert*<sup>30</sup>. Et encore ils divergeaient beaucoup entre eux. Lacan, au contraire, affirme la nécessité d'une formulation théorique et d'une rigueur dans l'éthique<sup>31</sup>. C'est ce à quoi il va s'employer dans cet article de 1955.

Revenons donc au texte *Variantes de la cure-type*.

Lacan, suivant une formule qui est restée célèbre, nous dit qu'une psychanalyse est la cure qu'on attend *d'un psychanalyste*<sup>32</sup>. Évidemment c'est important parce que, comme une psychanalyse implique qu'il y ait un analysant et un analyste, cela veut dire qu'on ne ferait pas la même cure avec deux analystes différents, ce qui justifie que l'analyste *et* l'analysant puissent et même doivent décider librement l'un et l'autre, d'entreprendre éventuellement ensemble un travail analytique. C'était là un des sujets de désaccord entre Lacan et l'IPA.

Il y a un second point d'achoppement précis qui sépare Lacan de toutes ces variantes qu'il dénonce, c'est qu'à chaque fois, du point de vue de l'IPA, il s'agit d'une pratique qui se fonde sur

---

<sup>29</sup> Variantes de la cure-type page 324

<sup>30</sup> Idem page 326

<sup>31</sup> Idem page 324

<sup>32</sup> Idem page 329

l'intersubjectivité<sup>33</sup>. Il pense au contraire que le transfert réfute l'intersubjectivité<sup>34</sup>.

Notons rapidement que Lacan soutient l'inverse dans d'autres textes, cela dépend uniquement de la définition qu'il donne au mot intersubjectivité<sup>35</sup>.

L'intersubjectivité, si on la définit comme une relation imaginaire entre deux individus avec deux savoirs et deux discours et le deuxième qui écoute le discours du premier et cherche à entendre ce qu'il veut dire, alors, ce qui apparaît dans la relation analytique, c'est que ce que l'analysant veut dire, justement il ne le dit pas.

On peut mieux cerner ce dont il s'agit en se rapportant à la formule de Lacan pour le transfert :

$$\frac{S \longrightarrow Sq}{s (S_1, S_2, \dots, S_n)}$$

S est le signifiant du transfert que nous entendons de l'analysant et qui suppose un sujet, supposer Çà veut dire poser sous, le sujet s est sous la barre qui sépare de S et du discours, le sujet n'est pas constitué dans son discours, il est supposé sous la barre, c'est là que se place le *sujet supposé savoir* avec tous les signifiants du savoir inconscient  $S_1, S_2, \dots, S_n$ . Un savoir, comme dit Lacan qui reste sous l'empan de la barre et dont l'analyste ne peut rien savoir, de son savoir conscient<sup>36</sup> supposé topologiquement est donc aussi bien supposé logiquement.

Si, donc, l'analyste se place en Sq pour recevoir, pour accueillir le discours de l'analysant, savoir contre savoir, si comme on dit il croit prendre la place du sujet supposé savoir, de son fait ou qu'il y soit

---

<sup>33</sup> Idem page 329

<sup>34</sup> Lire par exemple la Proposition du 9 Octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École Scilicet 1 page 18

<sup>35</sup> Par exemple dans son exposé « *Le Mythe individuel du névrosé ou poésie et vérité dans la névrose* » Ornicar ? n° 17-18, Seuil, 1978, pages 290-307. *Lacan dira* : « la psychanalyse en tant qu'elle est constituée par ce rapport intersubjectif qui ne peut, je vous l'ai dit, être épuisé, puisqu'il est ce qui nous fait homme ».

<sup>36</sup> Idem page 350. « La question sur le savoir de l'analyste, ne comporte pas la réponse que l'analyste sait ce qu'il fait puisque c'est le fait patent qu'il le méconnaît dans la théorie et dans la technique (c'est-à-dire la clinique).... »

incité par l'analysant, il ne peut que méconnaître ce que Lacan nomme la parole qui constitue le sujet.

Qu'est-ce que la parole ?

Si l'on définit le discours vrai de l'analysant comme la simple connaissance de la réalité, la vraie parole, énonce Lacan, est un acte qui suppose un sujet et un autre sujet et la reconnaissance par ces deux sujets, dans la relation transférentielle, de leurs êtres, en ce qu'ils y sont inter-essés et Lacan comme vous savez, rappelle l'étymologie en écrivant *inter* trait d'union *essés*<sup>37</sup>. Reconnaissance de leurs êtres, reconnaissance inconsciente évidemment mais sans laquelle il n'y a pas de possibilité de transfert.

Alors, qu'est-ce qui distingue l'analyste dans son écoute ?

L'analyste, dit Lacan, se distingue par ce qui n'est pas à la portée de tout le monde, il porte la parole.... la parole du sujet<sup>38</sup>.

Qu'est-ce que Ça veut dire : porter la parole d'un sujet ?

Ici, il vaut mieux que je cite textuellement : « l'analyste doit reconnaître en son savoir le symptôme de son ignorance ». Et il ajoute : « L'ignorance ne doit pas être entendue ici comme une absence de savoir, mais, à l'égal de l'amour et de la haine, comme une *passion de l'être* car elle peut être, à leur instar, une voie où l'être se forme »<sup>39</sup>.

Lacan, dans ce texte avance ainsi une série de termes : la parole, l'être, l'autre, la vérité, le savoir, la passion, des termes que nous employons souvent mais entre lesquels se tissent ici des liens précis autour d'une même notion, *l'ignorance*.

Ce terme d'ignorance n'est pas sans référence, et pour que cela soit bien clair, Lacan achève son exposé sur les *Variantes de la cure-type* par ces mots : « l'analyse ne peut trouver sa mesure que dans les voies d'une docte ignorance »<sup>40</sup>.

Cette expression à l'apparence contradictoire *La docte ignorance* renvoie à Nicolas de Cues, ce cardinal philosophe du 15<sup>e</sup> siècle; ce n'est pas la seule fois que Lacan y fait allusion, il le cite à plusieurs

---

<sup>37</sup> Variantes de la cure-type page 351

<sup>38</sup> Idem page 350

<sup>39</sup> Idem page 358

<sup>40</sup> Idem page 362

reprises, par exemple dans sa conférence à Ste Anne, justement sur *Le savoir du psychanalyste*, en 1971- 1972, où il mentionne « un certain cardinal [qui] appelait « ignorance docte » le savoir le plus élevé »<sup>41</sup>. Certes les mystères dont parle le cardinal sont ceux du divin, mais Lacan analyste n'hésite pas à le suivre dans son approche de la vérité. Nicolas de Cues, devant l'impossibilité où il se trouve de donner une définition exacte de Dieu qui ne le réduise pas à n'être qu'une super créature, opposait à cette théologie positive (dans laquelle on va dire : Dieu est ceci, Dieu est cela) la théologie négative qui cherche à dire ce que Dieu n'est pas : de la même façon, l'infini par exemple ne peut se dire autrement que in-fini, non fini, ce qui n'est pas fini.

C'est ainsi que Nicolas de Cues écrivait : « L'ignorance sacrée nous a enseigné un Dieu ineffable, et cela, parce qu'il est infiniment plus grand que tout ce qui peut se compter ; et cela, parce qu'il est au plus haut degré de vérité. On parle de lui avec plus de vérité en écartant et en niant. Il n'est ni vérité, ni intelligence, ni lumière, ni rien de ce qui peut se dire ».

Lacan énonce à son tour : « La parole apparaît donc d'autant plus vraiment une parole que sa vérité est moins fondée dans ce qu'on appelle l'adéquation à la chose : la vraie parole s'oppose ainsi paradoxalement au discours vrai ».

On peut illustrer ce qu'il en est du discours vrai par un petit texte du même Cardinal de Cues qui s'appelle *Le Profane*. On y voit *Philosophe* qui, à la façon de Socrate s'entretient sur le conseil d'amis avec *Profane*. Je vous cite un court extrait de ce dialogue :

*Philosophe* ---- Dis-moi, Profane si tu as quelque opinion sur la nature de la pensée ?

*Profane* ---- Je crois qu'il n'existe et qu'il n'existera jamais aucun homme véritablement homme qui ne se soit fait au moins quelque idée sur la nature de la pensée. Pour ma part, je tiens que c'est d'elle que toutes choses reçoivent limite et mesure. Car je conjecture que le mot *mens* se rattache étymologiquement au verbe *mesurer*.

---

<sup>41</sup> On trouve des allusions à Nicolas de Cues dans les séminaires II et VII.

Cette *pensée mesurante*, en quelque sorte, qu'évoque *Profane*, je crois qu'elle est très proche de ce que Lacan appelle le « discours vrai » et qui ne peut rendre compte, là aussi, de ce que Nicolas de Cues désignait comme ce qui est « plus grand que tout ce qui peut se compter ».

Il faut préciser ici que la rédaction de l'exposé *Variantes de la cure-type* se situe juste avant l'introduction par Lacan du grand Autre. C'est le 25 Mai 1955, dans son séminaire *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, que Lacan introduit le grand Autre de la façon suivante : « Il y a deux autres à distinguer, au moins deux ---- un autre avec un A majuscule, et un autre avec un a, qui est le moi. L'Autre, c'est de lui qu'il s'agit dans la fonction de la parole »<sup>42</sup>.

Dans l'élaboration du Autre qui permet de mieux saisir ce qu'il en est de la parole, il est intéressant de repérer, là encore, l'influence de Nicolas de Cues. Et pour cela, il faut se référer à un texte qu'il a intitulé : *Du non-autre*<sup>43</sup>.

Dans ce texte qui se présente aussi sous la forme de dialogues, de Cues est à la recherche de ce qu'on pourrait appeler l'antériorité absolue. Et il la définit comme *non-aliud*, ou en français le *non-autre*.

Pourquoi le non-autre et qu'est-ce que le non-autre ?

Le non-autre se définit lui-même puisqu'il n'est rien d'autre que le non-autre, il n'est donc ni autre qu'un autre ni un autre, il ne peut être défini par un autre, il n'est rien d'autre que le non- autre.

Mais alors, pour de Cues, qu'est-ce que l'autre avec un a minuscule ? Cet autre, à son tour n'est rien d'autre que l'autre. Qu'est-ce que le ciel, demande par exemple de Cues, le ciel n'est rien d'autre que le ciel. L'autre est non-autre que l'autre. Mais alors, on voit bien que l'on a ainsi le non-autre qui par définition n'est pas autre, qui précède toutes les choses mais qui inclut tous les petits autres puisqu'ils sont non-autres que petits autres.

Dans un langage moderne, on pourrait dire que de Cues a ainsi défini deux lieux qui diffèrent l'un de l'autre, et sont sans rapport.

---

<sup>42</sup> La formule : *L'Inconscient, c'est le discours de l'autre* deviendra *le discours de l'Autre*.

<sup>43</sup> Nicolas de Cues : *Du non-autre, le guide du penseur*.

Différence dissymétrique puisque le non-autre n'est pas autre tandis que l'autre est non-autre. Il me paraît évident que l'on peut trouver dans ces textes bien des concordances avec la pensée lacanienne telle qu'il la développe à cette époque, en 1965.

Le non-autre que Nicolas de Cues appellera d'ailleurs par moment A, est très proche dans sa structure, du grand Autre lacanien. Mais il est mieux introduit logiquement ; il n'y a pas deux autres, avec ou pas un A, mais des petits autres et le non- autre.

Certes, pour le cardinal, le non-autre est assimilable à Dieu alors que pour Lacan, le grand Autre, c'est le lieu de l'inconscient : lieu de l'ignorance, du non-savoir, de la parole. Le non-autre de Nicolas de Cues, transporté dans la pensée lacanienne, Ça peut être une façon d'exprimer ce qu'il en est de l'expérience analytique de la vérité, cette vérité dont vous savez qu'elle ne peut être dite, mais pourquoi : parce que dire c'est utiliser des mots, un autre après un autre et puis encore un autre alors que la vérité n'est pas autre puisque ce qui la constitue c'est la parole, et qu'il faudrait en quelque sorte dire la parole elle-même. La vérité est non-autre.

Lacan n'oubliera pas ses lectures de Nicolas de Cues, il y reviendra souvent, même s'il ne le cite pas toujours, et il me semble que cette référence permet de mieux le comprendre, par exemple dans le séminaire RSI de 1974 où *Dieu est le lieu hors langage du non rapport sexuel*<sup>44</sup>, ou bien, autre exemple, dans le séminaire sur le sinthome quand il parle de *l'ex-sistence* ou de la *non ex-sistence* de Dieu<sup>45</sup>.

Je ne voudrais pas seulement rester dans une théorie abstraite et je vais essayer pour finir, d'illustrer ce que j'ai avancé aujourd'hui avec un extrait d'un cas clinique.

Je pense à un patient qui a par intermittences beaucoup de peine à parler. Nous avons tous eu, me semble-t-il, des patients comme Ça. Il y a des séances où, la plus grande partie du temps, il ne dit rien. Et si, par moments, il émet quelques sons, c'est à voix basse, de sorte que je ne puisse pas l'entendre, ou bien il ne finit pas ses phrases qui ne veulent plus rien dire. Après plusieurs années de cure, j'ai pu rassembler beaucoup d'éléments sur son enfance, ses parents, ses

---

<sup>44</sup> Lacan RSI « Dieu n'est rien d'autre que ce qui fait qu'à partir du langage il ne saurait s'établir de rapport sexuel ».

<sup>45</sup> Lacan Le sinthome 3 janvier 1976 page 61

grands-parents et sur les événements qui ont marqué lui et sa famille. S'il s'agit de donner des détails sur la biographie de l'un ou de l'autre, il parle clairement et sans détours. Mais bientôt il retombe dans sa difficulté première.

Intellectuel vivant dans un milieu d'intellectuels, il se comporte souvent de la même façon dans sa vie sociale, ce qui ne va pas pour lui sans graves inconvénients.

Il m'explique : « Si je dis un mot, c'est comme l'annuler... quand je dis des choses, je me décompose littéralement... je parle tellement bas qu'on ne m'entend pas ... c'est dangereux de parler dans un groupe... les autres habitent leurs parole, quelques fois un peu trop. Moi, rien du tout ! »

Lorsqu'il se met à parler, il sent les mots s'échapper de sa bouche, il se vide. Pour l'éviter, il me semble qu'il ne faut pas que je *saisisse* le sens de son propos. Saisir, ce n'est pas pour lui comprendre, ce n'est pas partager, c'est prendre et alors lui, il perd. Comme s'il me jetait de son embarcation un cordage, pour l'amarrer au quai et s'il craignait que je le prenne et qu'il le lâche, alors il le lance un peu trop court, le mouvement du bras s'interrompt, et le cordage ou bien la phrase tombe et n'atteint pas son but.

Comment faire pour attraper le cordage, ou les mots de sa phrase sans l'en dessaisir ? Faut-il que dans mon écoute, je porte sa parole, non pas pour l'emporter mais pour la supporter, dans l'ignorance même ?

Si j'entends ses propos comme un discours, c'est-à-dire un mot pour un autre pour un autre, discours susceptible de s'échanger dans un dialogue, c'est en ce sens-là que Lacan critique l'intersubjectivité, Ça ne va pas, j'entends une incohérence. C'est quand je le prends dans son ensemble, comme *non-autre*, c'est-à-dire dans une docte ignorance par rapport au sens habituel d'un discours, c'est quand je fais taire en moi la recherche d'un « discours vrai », c'est alors que j'entends, que je supporte une vérité, une vérité qui est non-autre.

Mon analysant m'a souvent dit que sa mère, dès qu'il ouvrait la bouche pour parler, lui « coupait la parole » pour emplir l'espace de ses mots à elle. Le lui rappeler, le souligner devant lui le ferait acquiescer et serait inutile.

Taire en moi un vain discours pour m'ouvrir, comme le recommande Lacan à la chaîne des vraies paroles<sup>46</sup>. Que faut-il entendre par ce mot « chaîne » ?

Lacan, dans son texte, donne l'exemple de « l'homme aux rats » et de ce qu'il appelle un tournant majeur. Le patient de Freud lui rapporte au cours d'une séance que sa mère lui avait conseillé d'abandonner les vues qu'il avait sur une jeune fille parce qu'elle était pauvre tout en ajoutant qu'elle, la mère, avait parlé à un de ses cousins, lequel avait accepté de lui donner une de ses filles en mariage, avec de brillantes perspectives. Le patient en faisait de lourds reproches à sa mère. Or Freud rapporte cette interdiction à la parole de son père bien que, paradoxalement, celui-ci soit mort depuis 9 ans, son père qui, lui aussi, a épousé une femme riche (la mère du patient de Freud par conséquent) après avoir délaissé un premier amour pour une jeune fille pauvre. Cette interprétation, nous dit Lacan, est à la base du succès de la cure de l'homme aux rats.

Freud, nous dit-il, a ainsi ouvert « la chaîne des paroles » qui s'étend bien plus loin que l'individu. Chaîne d'événements tous révolus avant la naissance du sujet. Bien plus Freud, semble-t-il, a découvert cette vérité profonde à son insu.

Et Lacan n'hésite pas à écrire : « Ce n'est pas seulement par une assumption symbolique que la parole constitue l'être du sujet, mais par la loi de l'alliance, la parole détermine dès avant sa naissance, non seulement le statut du sujet mais la venue au monde de son être biologique »<sup>47</sup>.

Revenons au cas de mon analysant.

Il faut souligner ici que l'exemple de « l'homme aux rats » auquel se réfère Lacan est celui d'un obsessionnel, alors que pour le patient que j'ai évoqué devant vous, on a affaire à ce qu'on peut appeler une enclave psychotique.

Avant d'avancer dans son cas, il me faut encore vous rappeler ce que Freud écrivait dans le texte *L'Inconscient* qu'il a publié en 1915 dans sa Métapsychologie.

---

<sup>46</sup> Lacan Les Écrits Variantes de la cure-type page 363

<sup>47</sup> Les Écrits page 354

Vous vous souvenez que dans ce texte, il est conduit, pour différencier les névroses de transfert de la psychose à scinder la représentation d'objet consciente en représentation de mot et représentation de chose<sup>48</sup>.

Une représentation consciente comprend donc la représentation inconsciente de chose, plus la représentation de mot. Autrement dit, dans la première topique de Freud, une représentation inconsciente est une représentation de chose seule à laquelle le *Pcs* ajoute éventuellement une représentation de mot pour aboutir à une représentation d'objet consciente : c'est le passage du processus primaire au processus secondaire.

Dans la névrose de transfert, le refoulement refuse la représentation en mot. C'est ce qui se passe au cours de l'analyse de l'homme aux rats.

Dans la folie, au contraire, la représentation inconsciente de chose est absente et c'est la représentation de mot qui va subir un investissement plus important.

Investissement en mot que Freud, il vaut la peine de le noter, explique comme « une première tentative de guérison du patient ».

De la même façon, dans le cas de mon patient que j'ai évoqué devant vous, quand son discours est dénué d'affect particulier, quand il ne manifeste pas d'angoisse, la représentation d'objet ne subit pas de refoulement, c'est ce qui se passe par exemple quand il me donne sans difficultés apparentes des détails sur sa généalogie. Il y a là un discours vrai, qui décrit une réalité que je pourrais commenter indéfiniment sans effet sur la cure.

Lorsque, au contraire, un affect est présent, ce que Lacan dans son article appelle *passion de l'être* (qu'il faut entendre au sens premier du latin *passio* ou du grec *pathos*), cela peut se traduire par cette forme de discours à peine audible ou qui semble incohérent et que je vous ai décrit.

Je peux d'ailleurs noter chez mon patient, lorsqu'il évoque la surprise de ses amis devant sa façon de se comporter, une jouissance inconsciente, comme Freud le note aussi quand l'Homme aux rats lui raconte en détails le supplice dont parlait l'officier devant lui.

---

<sup>48</sup> Métapsychologie Folio essais l'Inconscient page 116

Alors, doit-on dire discours incohérent ou bien *parole vraie* où la représentation de mot est faite sous cette forme difficile à saisir et si pénible pour le patient lui-même parce que la représentation de chose inconsciente est absente. Parole vraie, accompagnée de passion y compris de jouissance.

« Il convient d'écouter celui qui parle, quand il s'agit d'un message qui ne provient pas d'un sujet au-delà du langage, mais bien d'une parole au-delà du sujet ». C'est ainsi que s'exprime Lacan dans son texte *Du traitement possible des psychoses*<sup>49</sup>.

*Parole vraie*, en pleine *ignorance*, où le *Je* (Je écrit j et e) ce qu'on appelle *shifter* en linguistique, s'applique indifféremment à l'être de mon patient dans son élocution presque inaudible et ses phrases inachevées, où le *Je* s'applique aussi à l'être de sa mère, cette mère qui submerge toute audition dans un flux ininterrompu de mots et ainsi de suite, de cette mère qui rejoint ainsi l'être de son propre père qui lui, restait au contraire dans un mutisme presque complet, et qui était né lui-même de père inconnu et dont la mère (l'arrière-grand-mère de mon patient) n'a jamais voulu lui révéler le nom. Une parole que l'on peut attribuer à tous et à chacun en particulier, dans l'attente d'une réponse : est-ce la demande de la révélation de ce nom, toujours présente depuis quatre générations, et toujours sans réponse que j'entends balbutier encore aujourd'hui ?

Vérité ignorée qui se cherche et se transmet dans une chaîne de paroles inconscientes qui parcourt les générations et dont l'origine se trouve dans un manquement de parole ?

Si la parole est ainsi interdite au sujet, elle reste accessible pourtant parce qu'une vraie parole n'est pas seulement parole d'un sujet mais elle opère dans la médiation à un autre sujet. Plus exactement, il n'y a de parole que d'un sujet pour un sujet qui l'entend. En ce sens, on peut parler d'intersubjectivité.

C'est dans la mesure où l'analyste fait se taire en lui tout discours intermédiaire pour s'ouvrir à cette chaîne des vraies paroles qu'il peut l'interpréter.

---

<sup>49</sup> Lacan Les Ecrits Du traitement possible des psychoses page 574

Nous restons là dans la continuité avec la Métapsychologie de Freud quand il notait : « Il est très remarquable que l'Ics d'un homme peut réagir à l'Ics d'un autre homme en tournant le Cs »<sup>50</sup>.

Est-ce que nous aurons mené le traitement à son terme quand j'entendrai le sujet dire les paroles mêmes dans lesquelles il reconnaît la loi de son être ?

Pourrons-nous inscrire alors ensemble « cas guéri » ?

\*

*Robert Montrelay, le  
6 avril 2011.*

---

<sup>50</sup> Freud Métapsychologie L'Inconscient page 106



*Ce qui n'a pas eu (de) lieu...*

*Jean-Pierre Basclat*

Cher Pierre,

Pour poursuivre notre échange ...

« Post-scriptum », soit « écrit après », me semble, d'une certaine manière, savoureusement adapté, tant à l'acte d'écrire en réaction (après) au travail d'Alain Deniau et à ma propre réaction à ce texte, qu'à ce que j'essaie d'articuler autour du forclusif rencontré dans ma pratique, forclusif témoignant de l'existence supposée d'« événements inaccessibles » dont nombre de maladies somatiques apparaissent comme autant d'« expressions nécessaires », pour reprendre l'expression de Jean Perroy<sup>1</sup>.

Cet « écrit-après », qui affecte parfois le dire, le comportement ou même l'état du corps des humains que nous sommes, se réfère cependant, paradoxalement, à un « avant » (ante), comme tu le soulignes, un avant la « temporalisation subjective où, précisément « y'a pas », pas encore, un tel sujet qui se situât du réel... ». Et de rappeler la judicieuse formule d'Olivier Grignon : un « pré-sujet ».

Un pré-sujet qui en est cependant, peut-être, déjà un, pour des autres qui lui prodiguent les soins que rend nécessaire sa prématurité, sa néoténie, laquelle a pu faire dire à J.-B. Pontalis : « Si nous débutons mal dans la vie, c'est que nous y entrons trop tôt. »<sup>2</sup>

Ce pré-sujet, ou même, ce « proto-sujet » on peut, peut-être, le considérer comme étant « dans les limbes », au même titre, qu'à l'enfant qui demande où il était avant d'exister et de naître, les parents

---

<sup>1</sup> J. Perroy, préface, in P. Benoit, *Le corps et la peine des hommes*, Paris, L'Harmattan, 2004, P.17

<sup>2</sup> J.-B. Pontalis, *Nos débuts dans la vie selon Mélanie Klein* in *Après Freud*, Gallimard, collection Idées, Paris 1968 pp187-202.

répondent : « dans les limbes », c'est-à-dire, pas dans un lieu clairement représentable mais bien quelque part : dans leur désir d'enfant. Ce « proto-sujet » n'existe, en effet, dans ces instants, comme tu le soulignes, « que par le fait d'être affecté par le signifiant qui vient. » (et il y en a un paquet qui lui viennent dans ces temps inauguraux...). C'est effectivement ce qu'il fallait entendre dans le renversement que je propose de l'aphorisme lacanien (re)définissant la forclusion. Si l'on pousse le bouchon un peu loin (mais laissons-nous aller, les Lettres du Cercle ne sont-elles pas faites, aussi, pour ça ?), on pourrait dire, en opérant un autre retournement, que ce proto-sujet, barbotant dans le « non réalisé », est en position de n'être que « réifié » avant l'heure (avant l'heure d'éprouver notre dimension subjective qui fait de nous des humains), par ce réel (j'avoue que c'est un peu scabreux, comme si le réel avait une intention...mais bon), par ce réel qui insiste et qui n'existe pour l'infans qu'à travers le champ de « l'éprouvé ».

Je veux signifier, qu'aux premières heures de notre vie aérienne, le seuil est très bas, de ce qui excède les capacités d'organisation (de défense, entre autres) de ce vivant que nous sommes (j'évite soigneusement d'employer l'expression consacrée « être vivant » pour ne pas ajouter de la confusion à la complexité de ce que j'essaie de dire, car la question se pose, à ce stade, de ce que serait de « l'étant être »...). À cet égard, il semble que la clinique des grands prématurés et l'observation de leur agitation désordonnée, donnant parfois l'image d'un « affolement » irrépressible, rapprochée de celle des enfants atteints de ce qu'on nomme désormais et pudiquement « troubles de la sphère autistique » est un terrain dont on a tort d'écarter les psychanalystes, sous prétexte de leurs « erreurs » (ou leurs errements) passées...

C'est dans l'acquisition progressive de moyens psychiques capables de « dissoudre » cette réification que « ça » deviendra un sujet qui fera, alors, dans un premier temps, l'expérience d'une discordance dont il ne pourra totalement se défaire (qu'il ne pourra abolir, comme dirait Freud), sauf à devenir fou, fou tout court, ou faisant « des folies de son corps » ou se lançant dans la vie « à corps perdu », les pistes ne manquant pas, dans la clinique contemporaine, pour

nous relancer dans des réflexions qui maintiennent la psychanalyse comme un discours qui compte...

Cette dissolution progressive de l'état d'un sujet non encore totalement advenu, qui est, en quelque sorte « chosifié » par le réel, à peine est-il « jeté au monde » comme l'écrivait Freud<sup>3</sup>, ne peut se produire que sous l'apparition de formations psychiques qui ne peuvent, elles aussi, qu'advenir progressivement, sur fond de maturation neuronale. Ainsi, peu à peu, s'instaure la mise en place de réponses adaptées aux différentes excitations auxquelles est soumis le petit d'Homme, en réduisant « l'incomplétude » et le « retard » du développement de « son névra, dans les six premiers mois »<sup>4</sup>.

Toutes ces réponses (motrices, sensorielles, psychiques, langagières, etc.) ne se mettent cependant pas en place simultanément et de manière synchrone et peuvent, de ce fait, entretenir une série d'expériences discordantes qui iront en perdant de leur intensité initiale, voire de la dimension traumatique qu'elles ont pu avoir pour ce sujet en formation. Beaucoup des signifiants qui se présentent ainsi au sujet en formation, au cours de ce processus, peuvent en effet revêtir, tout un temps, un caractère d'énigmes<sup>5</sup> dont beaucoup resteront en jachère, avant que le sujet puisse éventuellement les résoudre.

Restera, tout de même, in fine, un « fond » discordant, irréductible totalement, pouvant autant nourrir « le sel de la vie » qu'être, le plus souvent, le constituant de base de la douleur d'exister.

Le refoulement originaire s'inscrit vraisemblablement comme un de ces mécanismes psychiques inauguraux qui signalent l'engagement de ce qui n'était qu'un « proto-sujet », dans un processus d'homini-sation et, peut-être, prend-il progressivement le « relais » du seul moyen dont disposait, jusqu'ici, le petit d'Homme pour « traiter » tous les signifiants qui se présentaient à lui : la forclusion. Cette dernière ne perd cependant pas sa « raison d'être » puisqu'elle est toujours susceptible de se réactiver au contact d'un réel dont la nature

---

<sup>3</sup> S. Freud, *Inhibition, symptôme et angoisse* (1926) (Michel Tort), Paris, PUF, 1968, p.82

<sup>4</sup> J. Lacan, *Propos sur la causalité psychique* (1946) in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p.187

<sup>5</sup> Voir, à ce sujet, la notion de signifiants énigmatiques, telle qu'elle est proposée par J. Laplanche, dans le cadre de sa théorie de la séduction généralisée, en particulier dans *Problématiques III*, Paris, PUF, 1987.

est de toujours excéder les moyens psychiques nous permettant d'y faire face. La tâche de « contrer » ce réel, revenant, d'après Lacan, au psychanalyste... On sait que ça n'est pas une mince affaire...

C'est comme si, toute cette maturation se déroulait sur fond d'un mouvement centripète d'rapatriement des fonctions psychiques, sensorielles, motrices, cognitives, idéatoires, du corps tout entier, vers le cerveau et le système nerveux central, ce corps gardant secrètement les traces de ce qu'il aura été, tout un temps : notre unique modalité d'« être au monde » et devenant ainsi cette « sentinelle qui se tient silencieusement sous (nos) paroles et (nos) actes »<sup>6</sup>.

Il se peut que cette sentinelle, ne distinguant pas toujours à quoi ou à qui elle a affaire, ne peut que s'exclamer ; « Qui va là ? »...

Parfois, elle apprend, en même temps que ça lui arrive, que c'est la mort, dernière « figure du réel »<sup>7</sup>, qui s'avance...

J'avoue être attiré par un tel modèle qu'il faudrait toutefois, pour en faire autre chose que des élucubrations d'un « psy » vieillissant, mettre à l'épreuve d'une relecture critique du texte freudien et des propositions lacaniennes en les confrontant aux dernières données collectées par les neurosciences qui viennent corroborer ou invalider les travaux développés par ces figures tutélaires des siècles passés...

C'est une idée qui fait son chemin...

Bonne lecture ! Dans l'attente d'éventuelles remarques et ou critiques,

Amicalement.

\*

*Jean-Pierre Basclat*

---

<sup>6</sup> M. Merleau-Ponty, *L'œil et l'esprit* (1960), Paris, Gallimard, 1964, p. 13.

<sup>7</sup> G. Michaud, *Figures du Réel. Clinique psychanalytique des psychoses*, préface de J. Oury, Paris, Denoël, 199 p.144.

*A Jean-Pierre Basplet, à la suite de l'exposé du 9 décembre*

*Geneviève Piot-Mayol*

Cher Jean-Pierre

Quel plaisir le 9 décembre de t'entendre reprendre la phrase de Pascal dont Pierre Boismenu avait fait le départ et peut-être le fond de son envoi sur le thème de l'année : « les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou , par un autre tour de folie que de n'être point fou ». Tu as noté l'importance du si.... que, encadrant et renforçant le nécessairement fous. Cette première partie de l'assertion m'avait échappé depuis que, en terminale, il y a donc fort longtemps, mon professeur de philo avait donné comme sujet de dissertation : « ce serait être fou par un autre tour de folie que de n'être point fou », réduisant ainsi l'affirmation pascalienne et la privant de ce sur quoi tu as toi insisté. Bien sur tu ne pouvais pas ne pas insister puisqu'un des objets de ton exposé, le titre l'indique, est de travailler la question d'une nécessaire discordance fondatrice du sujet. Cela t'était donc nécessaire, si j'ose dire.

J'ai bien aimé ton rapprochement entre une définition du terme nécessaire, **ce qui ne peut pas ne pas être**, et l'essence de la proposition pascalienne, **ne pas pouvoir ne pas être fou**, je te cite à peu près. A entendre comme une musique qui en convoque une autre, selon tes mots, « **ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire** », c'est à dire le réel.

Se pose alors la question du rapport conflictuel entre le réel et le nécessaire, **ce qui ne cesse pas de s'écrire**. Question bien abstraite en apparence mais pas sans incidence sur la clinique comme le montre la suite de ton exposé.

A propos du « cas Hamlet », tu dis : « La question se poserait de savoir si un fait contingent (ici la mort d'Ophélie qui entraîne enfin la réalisation de l'acte et la sortie de la procrastination) peut « entamer » un temps l'impossible qui caractérise le réel et donner ainsi naissance à du nécessaire.

Et tu continues : nous aurions là l'articulation de l'impossible du réel avec ce « **mal nécessaire** » (**ne pas pouvoir ne pas être fou**). Et là je ne te suis plus dans la compréhension de la phrase de Pascal. Ce n'est pas être fou qui est un mal pour lui, c'est plutôt la folie de la raison, cet « autre tour de folie », qui est à refuser. Pour Pascal cette folie de la raison consiste peut-être à ne pas être « fou de Dieu » ...

Quoiqu'il en soit, tu en arrives à l'abord clinique avec cette notion reprise par Pierre Benoit, de « **maladie nécessaire** » que tu as déjà beaucoup travaillée, dis-tu.

Cela me fait penser à un patient pour qui la maladie nécessaire réside dans les addictions, au sexe et au cannabis. La contrainte est telle pour lui qu'il ne peut s'empêcher d'avoir une activité sexuelle multiple avec des femmes rencontrées au travail, alors qu'il voudrait maintenir une vie de couple dans la fidélité à une femme qu'il aime, ce qui n'est pas le cas des autres partenaires. Par ailleurs, il ne peut résister à sa consommation excessive de cannabis, alors que sa femme le menace, s'il continue, de le quitter et de l'empêcher de voir leur petite fille d'un an dont il s'occupe beaucoup.

Récemment la mort de sa grand'mère paternelle, réactivant celle du grand-père paternel dont il était très proche, semble opérer un remaniement quant à ses addictions.

Dans ce cas, à l'inverse de ce que tu décris pour Hamlet, ce serait le nécessaire de la contrainte qui serait entamé par le réel de ces deux morts. A suivre...

Ton exposé m'a beaucoup éclairée sur le rapport du discordantiel au forclusif ; pas tant sur le point de vue des grammairiens ou des linguistes que sur celui des psychanalystes.

J'ai relu aussi ton texte dans le numéro deux des Lettres du Cercle où, dans ta réponse à Alain Deniau tu en dis beaucoup sur ce sujet. Pardonne - moi si je mélange un peu tes deux interventions.

Le nouveau-né, frappé dans son corps, vision, audition et autres sensations, par des signifiants excédant ses moyens psychiques, ne peut les intégrer, son cerveau d'alors n'étant pas assez développé. Il ne peut à ce moment assumer cette discordance fondatrice entre le moi imaginaire (il n'a pas encore d'image du corps) et l'être du sujet : il n'est pas encore un sujet, mais seulement un pré-sujet ou un proto-sujet ou un sujet pour les autres. Il n'a alors pas d'autre recours que la forclusion pour rejeter et oublier ce qui est pour lui insupportable, parce que inconciliable avec les facultés de son cerveau. Mais qui ou quoi est alors l'actant de la forclusion ? Le réel du corps, l'inconscient réel ?

Tu reconduis les mots explicités dans ton texte des Lettres du Cercle, *unertraglich* et *unvertraglich*, avec cette différence d'une lettre que finalement tu minimises. Est ce à dire que le nourrisson serait alors dans une forme de folie ? Cette folie que nous recommande Pascal aurait peut-être à voir avec celle de l'in-fans retrouvée. D'ailleurs certains artistes n'en arrivent-ils pas là dans les meilleurs des cas... Cette folie n'est pas la psychose, au sens pathologique du terme, ou alors, pour reprendre les termes d'Olivier Grignon, ce serait « cette psychose qui n'est pas la psychose » à laquelle peut mener une analyse poussée jusqu'à son extrême, ce avec quoi il faut être très prudent, précise-t-il. Et puis les analysants, même enfants, ne sont pas des in-fans, sauf peut-être certains enfants autistes.

Une question demeure : Est-ce la discordance ou la forclusion qui est un élément constitutif de l'humain ? Je te cite :

« Dans notre développement psychique, la forclusion s'inscrit, non comme un phénomène pathologique, mais comme un élément constitutif de notre humanité »

Or j'ai lu ailleurs que c'est la discordance assumée qui est cet élément constitutif.

La question se résout si on pense que la forclusion est la réalisation, Pierre Boismenu écrit réellisation, de la discordance, dans l'après-coup.

De toutes façons la pensée de Pascal est confirmée : c'est la folie qui a raison...

Je voudrais maintenant en venir à ce qui m'a fait penser au travail de Michèle Montrelay dans la dernière partie de ta conférence que j'ai trouvée particulièrement intéressante.

Tu introduis ce dernier point par une citation de François Perrier, ce qui déjà m'a évoqué Michèle Montrelay, puisqu'un dialogue important s'est instauré entre eux, objet de plusieurs chapitres de « La Chaussée d'Antin » dans sa partie sur l'Amour.

A son tour M. Montrelay, écrit, à partir de F. Perrier, son texte de l'« Invention du féminin » qui a pour titre : « A propos de l'amatrie ».

Dans ce texte (en particulier pages 56 à 63) M. Montrelay retravaille sa fameuse invention, la tension entre **l'Ombre et le Nom**. Tension qui recouvre à peu près, même si pas tout à fait, celle entre les deux statuts, flottant et fragmentaire de l'inconscient. Ce qu'elle appelle le **champ flottant**, encore une autre de ses inventions, se situe d'abord dans le temps foetal : les affects se répondent entre la mère et l'enfant, il y a correspondance, mais non fusion. L'ombre portée par la mère, dans un espace-temps continu, protège l'enfant de l'ancestral. A la naissance, la castration ombilicale opérée par le Nom projette l'enfant dans le monde du signifiant, fragmentaire et discontinu.

Je simplifie au risque de trahir la pensée de M. Montrelay, mais il faudrait des pages entières pour entrer dans les méandres et la finesse de tout son travail.

Ce qui dans ton exposé m'a renvoyé à cette théorisation ancrée sur sa clinique, c'est d'abord l'image du « mascaret » que tu reprends à Pierre Benoit. A te citer : « Cet affrontement entre deux flots, deux flux, créés par la remontée de la marée dans l'estuaire et jusque dans le lit d'un fleuve. » Cette métaphore, dis-tu, est proposée pour décrire selon quelles modalités, chez le sujet, coexistent deux langages : « l'un de la nature, un flux sémantique primaire, un langage sans sujet, intriqué aux jeux de la matière vivante ; l'autre provenant d'un système artificiel, fait des langues que nous parlons et des cultures qu'elles véhiculent. » Citation de Pierre Benoit, qui lui,

propose un tiers langage, le ça, qui naitrait de la rencontre, voire de l'affrontement de ces deux flux.

L'image du flux m'a fait penser à M. Montrelay qui l'emploie aussi, surtout pour parler de la réactivation du flux d'énergie qui peut surgir dans le champ flottant du transfert. En effet, pour elle, si une remise en mouvement est possible dans l'analyse, c'est parce que le champ flottant du temps fœtal a pu se rejouer entre l'analyste et l'analysant, en remontant à la source de la vie. Grâce aux traces d'une mémoire du corps (P. Benoit lui parle de l'inconscient comme **instance du corps**) réactivées au travers des éprouvés en correspondance de l'analysant et de l'analyste, un **passé réel** « celui qui ne peut se transformer en souvenir représenté » peut devenir présent dans la joie de l'invention, aux deux sens du mot, découvrir et fabriquer.

Pour M. Montrelay il n'y a pas de langage tiers, c'est la coexistence de ces deux structures hétérogènes de l'inconscient qui lui importe, « celle fragmentaire du signifiant et celle originaire organisée en continu ». Je la cite encore : « c'est de mouvement et de tension qu'il faut parler, d'une tension entre deux pôles, soit affectifs, soit représentatifs, qui à la fois sont irréductibles et s'attirent...l'un et l'autre protègent l'enfant : le nom permet que l'enfant se sépare des parents, l'ombre sépare et protège de l'ancestral. »

Selon le moment de son enseignement, c'est à dire de son trajet d'analysant, Lacan propose plusieurs acceptions de l'Autre. Dans son texte, « l'Amatride », M. Montrelay en rappelle deux, différentes et opposées : « l'Autre radical en quoi consiste ce sol premier de l'inconscient, ce féminin originel du temps fœtal ; l'Autre plein, dont le corps est dépositaire ». Et de citer Lacan, « l'Autre n'est pas à prendre ailleurs que dans le corps. »

La deuxième acception de l'Autre ici retenue est « l'Autre vide vers quoi font signe le Nom, le désir ». Le Nom en tant que fondateur de l'ordre signifiant. Nom qui n'est pas tout à fait le Nom du père lacanien, mais qui en procède, du côté du masculin dont chacun est dépositaire.

C'est la tension entre ces deux régions de l'Autre qui est constitutive de la dynamique inconsciente, et c'est l'écoute des deux registres ensemble, le continu du temps fœtal et le discontinu de la chaîne signifiante, qui peut remettre en mouvement ce qui était figé,

jusqu'à rebattre les cartes du refoulement originaires pour redonner vie à ce qui était fixé dans la non vie.

Il serait bon de reprendre les cas cliniques que M. Montrelay développe dans le livre qui a pour titre « La Portée de l'ombre », pour comprendre comment toute cette réflexion peut transformer l'écoute de l'analyste.

Cette analogie qui m'est apparue entre les deux sortes de flux décrits par P. Benoit et les deux contrées de l'inconscient selon M. Montrelay, le continu et le discontinu, est bien sûr inadéquate, mais l'intérêt porté par ces deux psychanalystes à l'in-fans et à l'éprouvé, aux états de corps persistant dans l'inconscient, en-deçà et au-delà du signifiant, m'a permis de les rapprocher. Tous deux, dans un langage différent, s'attachent à découvrir et à dynamiser « ce réel du corps par lequel l'humain en devenir signait, alors, sa présence au monde, quand il n'y avait pas encore de sujet pour s'y reconnaître », tels sont les derniers mots de ton exposé.

Il me vient pour terminer de rappeler les propos de Stanislas Breton, philosophe, grand ami d'Althusser et de Barbara Cassin : « S'il est une espérance qui habite, à l'heure du déclin, la mélancolie du vieillard, ce serait peut-être, en dernier hommage à la beauté du monde, de disparaître dans le regard d'un enfant ». Serait-ce le regard d'un nouveau-né, portant tout l'ailleurs d'un passé ancestral et d'un futur inconnu mais pourtant déjà là.

\*

*Geneviève Piot-Mayol*

## *La psychanalyse comme expérience<sup>1</sup>*

*Pierre Boismenu*

S'il s'agit de présenter la psychanalyse en tant qu'elle se distingue de toutes ces psychothérapies qui s'offrent au sujet en souffrance, comment la « définir » ?

1. On peut d'abord essayer de la caractériser d'un point de vue « technique ». Freud a pu commencer par là, et c'est devenu une manière courante par exemple de se représenter la psychanalyse comme le fameux dispositif « divan/fauteuil », ou, plus caricaturalement un lieu de parole qui peut durer très longtemps... avec un psy qui ne dit rien ou pas grand-chose... et qui coûte fort cher, etc... Bref : un certain « cadre » matériellement déterminable, ou plus largement un espace-temps descriptible a priori, voire plus subtilement une certaine « déontologie » qui circonscrit la pratique dans des limites bien définies à l'avance (par qui ?)... soit : une « procédure » comme on les aime tant de nos jours, qui à la limite fonctionnerait toute seule, sans sujet sinon sans agent, une quasi « machine » dont on peut objectiver le fonctionnement et donc en évaluer la conformité au modèle.

Une première objection, factuelle, c'est qu'au long des 120 ans d'existence de la psychanalyse, non seulement la « cure-type » s'est petit à petit assouplie et diversifiée (des 45 mn standard de l'IPA aux séances à durée variable par exemple) mais la psychanalyse s'est trouvée de multiples lieux et dispositions d'exercice, de l'invention de la pratique en CMPP jusqu'à l'invention de la dite « psychothérapie institutionnelle » ou autres... Au point que Lacan, dans « Variantes de la cure-type », a pu dire qu'« une psychanalyse est ce qu'on attend d'un psychanalyste », déplaçant la question de « la

---

<sup>1</sup> Texte issu d'un groupe de travail à Limoges

psychanalyse » au « psychanalyste ». Ce qui peut apparaître comme un tour de passe-passe, mais a la vertu critique de mettre une barre sur le « La » (psychanalyse qui en ce sens n'existe pas plus que « La femme ») et surtout met l'accent sur la « relation » transférentielle entre un « être-là » et un « autre-là » (pas des agents mécaniques). On a alors à s'interroger sur la *fonction* de l'analyste au sens mathématique du terme, mais ça n'a plus rien à voir avec un *fonctionnement* dont on attend qu'il soit « optimal ».

Plus fondamentalement, ce qui objecte à l'idée de « technique analytique » *pour la définir*, c'est qu'on s'en tient par là à la détermination de simples « moyens » au service d'une fin qui, elle, par principe lui échapperait, lui serait « extérieure », ne serait pas de son ressort : « ça sert à... ». C'est ce qui se passe pour les psychologues pour autant qu'ils s'en tiennent à leur statut : le cadre et la « déontologie » sont fixés comme des moyens, les bons moyens, à respecter comme tels. Les fins (recouvrement de la santé, adaptation aux exigences sociales, etc...) ne lui appartiennent pas, quoique ce soient les critères qui déterminent de l'extérieur la « bonne pratique »... Problématique utilitaire donc, qui non seulement définit les bons outils mais tend à faire de leur agent même un outil de cet outillage...

Au regard de quoi une psychanalyse ne dissocie pas les moyens et les fins, l'exercice effectif (pratique) et la détermination de son orientation (y compris théorique et éthique). Ce qui en fait une *praxis* au sens où depuis Aristote c'est « l'activité de transformation du sujet agissant dans le temps même où il s'active à faire quelque chose ». Ce qui est « visé » avec l'analysant, au-delà de ses nécessaires demandes initiales, n'est pas donné d'avance comme un « projet » déposé au bureau d'habilitation mais se « finalise » au gré de la mise en œuvre des « moyens » (disons pour faire court : associations libres et écoute flottante). A la limite, une analyse s'engage quand on ne sait plus trop pourquoi ou pour quoi on s'y trouve engagé. La *question* de la « fin » est donc *inhérente* à son procès. Un travail avec un analyste *débute* quand un patient arrive avec des « objectifs » au moins définis négativement par des plaintes, , un mal-être, des demandes d'en finir avec une souffrance, de soulager un symptôme, de surmonter un embarras, de lever une inhibition, de se réadapter au social, au travail, à son couple (ou le contraire), telles qu'il peut les adresser à tout soignant. Ils sont évidemment à accueillir comme

tels, mais l'analyse *commence* quand le dit « projet » en vient à se perdre de vue, à s'effacer, dans le cours du *faire analysant*, et que la « fin » se dessine comme question. Par expérience, j'ai été amené à considérer que c'est paradoxalement quand l'analysant commence à questionner la fin (au double sens de terme et de but) de ses séances que de l'analyse s'engage vraiment. Bien sûr, pas tous les patients, pas tant que ça, en viennent là, beaucoup se satisfont d'un allègement du symptôme, d'une « guérison » manifestée par un sentiment de mieux vivre, et pourquoi pas, ça va bien comme ça avec eux, comme en est venu à concéder Lacan à Yale. Inversement, il arrive dans de rares cas qu'un.e supposé.e patient.e arrive d'emblée sur ce mode d'analysant.e : pas simplement parce qu'il présenterait d'emblée une « demande d'analyse » (ça peut paraître « suspect », et plutôt à prendre d'abord comme symptôme) mais parce que, à chaque fois sur un mode singulier (pas de catégorie type bien sûr), ce seraient comme des analysants « post-joyciens » comme disent certains analystes (Colette Soler par ex), qui n'ont rapidement « pas besoin d'analyse » comme Lacan disait de Joyce, au sens de s'adresser à un sujet-supposé-savoir mais déjà à quelque chose comme un « semblant d'objet petit a ». Par exemple un analysant m'est venu d'emblée non pour traiter spécifiquement ses symptômes (dont il ne manquait pas pour autant bien sûr) mais pour trouver une « éthique dans l'ouvert » et me considérait non comme une SsS mais comme « un peu en avance sur lui » !). Quoi qu'il en soit, dans tous les cas, ça suppose entre autres paramètres qu'il y ait de l'analyste dès le début dans la mesure où, de cette perspective des fins, il s'en oriente dans son écoute.

2. C'est donc maintenant plutôt autour de la *fin* que pourrait se déterminer ce qui oriente l'analyste (celui dont on peut attendre une analyse). Détermination à prendre non au sens causal mais au sens éthique : d'être *déterminé* à en soutenir *résolument* le questionnement. Après un premier temps où la question pouvait sembler résolue d'avance par le terme de « guérison » emprunté sans recul à la médecine supposant les analysants comme des sortes de « malades », Freud a commencé à se questionner, par exemple en avançant que le progrès dans la cure se marque à des « franchissements de résistances », pour finir par ouvrir directement la question de la fin par

une disjonction problématique, dans le fameux texte de 1938, « Analyse finie, analyse infinie » que je traduirais librement pour ma part « Cure terminée, analyse infinie ». Quant à Lacan, depuis 45 ans que je fréquente ses traces, il m'apparaît que s'il y a un fil souterrain (disons un rhizome avec de multiples pousses théorico-rhétoriques) dans son parcours d'analysant séminariste, c'est bien d'interroger sans cesse à travers ses élaborations, et le terme d'une cure et les finalités de l'analyse. D'abord celles d'une analyse exigible d'un devenir analyste (qui a pu motiver l'invention du dispositif de la Passe pour en savoir quelque chose)<sup>2</sup> mais aussi toute cure pour autant que l'analyste porte la parole de l'analysant jusqu'à un point où ça cesse d'opérer.

Bien entendu, il ne saurait être question de déterminer, au sens de fixer, une fin universalisable valant concept, et pouvant s'évaluer quasi mathématiquement, se calculer. Elle ne peut que s'élaborer au cas par cas, de concert entre l'analyste et l'analysant. A la limite, seul l'analysant est en mesure de dire au moins après coup ce qui a valu analyse pour lui (on en a des témoignages, littéraires ou non), et a minima, on peut dire qu'une analyse arrive à *son* terme et n'est pas une simple interruption (comme on en connaît par désertion, annoncée ou non, de l'analysant et qui vaut comme passage à l'acte, quand il n'est pas provisoire comme acting out), quand les deux en arrivent à prendre acte conjointement que « c'est bon comme ça », qu'ils peuvent « se quitter sans la haine » comme disait Nasio devant 700 personnes, le jour où il est venu à Limoges invité par la BFL il y a plus de trente ans !

Mais c'est un peu court, et ça n'empêche pas d'esquisser des situations plus ou moins fictionnelles (« la vérité a structure de fiction ») qui marquent un terme au travail avec un analyste, c'est-à-dire à la dite cure. Freud semble-t-il était assez pessimiste, si on entend par son « analyse finie/analyse infinie » (ou traduite aussi : terminée/interminable) une sorte d'impuissance à aller au-delà du fameux « roc de la castration », qui pouvait selon lui engager à reprendre périodiquement des « tranches » finies en elles-mêmes (évidemment possibles) mais s'inscrivant dans un procès infini en soi. Lacan a tenu au contraire à cerner ce que serait un terme à une cure menée

---

<sup>2</sup> Il rappelle souvent que ce qu'il dit en séminaire vaut d'abord comme « formation des analystes »..

jusqu'à « s'avérer avoir été didactique » (même si ce n'est pas encore la question du passage à l'analyste - question délicate et encore controversée, et de toute façon distincte de l'installation ou pas comme analyste) et qui du coup n'annule pas la dichotomie entre le fini et l'infini, mais justifie ma réécriture « cure terminée/analyse infinie ». Simplement, c'est dire qu'on peut envisager un terme qui marque la fin d'une cure, une cure menée à son terme, analyse finie en ce sens, restant que quel que soit le destin « professionnel » de l'analysant en fin de parcours, il n'est pas « analysé » au sens d'être débarrassé de l'inconscient, et il est « analysant continué » à vie. Mais c'est sur un autre mode, que le titre du séminaire « D'un Autre à l'autre » à mon sens cerne bien : « ... à l'autre et quelques autres », préciserai-je.

Pour ma part, je le penserais volontiers en m'appuyant sur la notion mathématique d'infini telle que depuis Cantor elle peut se penser : dans la cure, et avec Freud, on en reste à « l'infini dénombrable », c'est-à-dire *l'indéfini* : il y a toujours un nombre (un signifiant) suivant sans qu'on puisse jamais atteindre le terme qui clôturerait l'ensemble. Le saut effectué par Cantor (qui a fondé la théorie des ensembles, ce qui l'a effrayé lui-même, d'avoir défié Dieu le seul Un dans la religion, au point de psychotiser) a consisté à *faire acte*, c'est-à-dire à *nommer* l'ensemble du dénombrable, à *l'écrire* (aleph O), ouvrant à partir de là une infinité d'autres infinis (dont celui dit « de continuité » et bien au-delà) qu'il a nommé « transfinis ». Par métaphore au moins, j'oserai dire que l'analyse d'un analysant au-delà de la cure est de l'ordre de « l'analyse transfinie », à savoir moins animée par le renvoi de signifiant à signifiant dont s'avérer sujet (sujet *de* l'inconscient) en aphanisis (*effets de vérité*) et en quête vaine d'un signifiant dernier qui le représenterait enfin, que par des rencontres contingentes avec des avatars d'objet *a*, c'est-à-dire des *effets de réel*. Plus simplement, je dirais qu'on n'est plus essentiellement dans l'illusion d'un « sujet *de* l'inconscient » à débusquer au gré des surprises de l'association libre adressée à une figure de l'Autre, mais qu'on est disposé à « *se faire* sujet à l'inconscient », un inconscient qui n'est plus posé comme « *son* » inconscient, c'est-à-dire une *intimité* plus ou moins essentialisée qui ne cesse de se dérober à la prise, mais « *un inconscient sans sujet* » approché dans une *extimité* qui se joue avec ce qui survient dans la contingence des événements de toute sorte et confronte à l'inaltérable altérité sans visage, sinon sans paysage (là je

poétise ! mais n'est-ce pas là l'alternative au discursif aliénant à l'Autre supposé Un?)... Ca peut d'autant mieux apparaître quand cet analysant continué se trouve être en fonction d'analyste praticien : dans chaque rencontre, chaque séance, cet *autre-là* se donne dans son étrangeté singulière, pour autant du moins qu'on ne l'encluse pas dans un diagnostic. Ce qui ne va certes pas de soi.

J'arrête ces élucubrations perso pour en revenir à ce qu'on peut assigner comme terme possible à une analyse finie. Lacan en a fourni un chapelet de formules, qui chacune prête à discussion voire glose et que je ne détaillerai pas. Seulement les deux plus célèbres : la « traversée du fantasme » (cf le postscriptum où avec Olivier Grignon, j'en reprends quelque chose), et vers la fin, « l'identification au sinthome », que je me contenterai de traduire phénoménologiquement comme une transmutation du rapport au symptôme : là où il se manifestait par des plaintes (de ce qui ne va pas comme on voudrait), c'est de la *souffrance*, là maintenant, ayant pu entendre *souffrance du sujet* comme *sujet en souffrance*, donc aussi bien *en instance*, la lettre du désir peut arriver désormais à destination, à savoir comme disposition à endurer la *douleur* d'exister, rapportant son man-bobo idiosyncrasique à la tragico-comique condition humaine.

Ceci dit, son analyse transfinie intègre pour l'analyste de ne cesser d'avoir à tenter de théoriser sa pratique, pour autant qu'il n'est pas qu'un « sorcier ». Mais du coup, ces théorisations qui reviennent en propre à chacun de faire (pas sans traverser et intégrer celles des autres) *est elle-même transfinie*, en transfert infini sur la psychanalyse. En ce sens pas de fin finalement. Le final ment. Alors, cette présentation de la psychanalyse par la fin n'est pas vraiment présentable à qui n'en a pas fait l'expérience. Mais justement, n'est-ce pas là ce signifiant, *expérience*, qui conviendrait le mieux à qui est au bord de s'y engager ?

### 3. Le mot expérience est fortement polysémique.

. Invoquer une « fait d'expérience », c'est dire qu'on ne l'a pas simplement imaginé, ni conçu mais réellement constaté dans la « réalité », tel quel. C'est affirmer qu'on ne l'a pas inventé : « c'est un fait ! », un donné indiscutable car directement saisi, étranger à tout discours. Point de vue, s'il est généralisé, qu'on appelle

« empirisme », Saint Thomas : je ne crois que ce que je vois. L'expérience analytique qui est expérience de parole (quoique pas sans corps en présence) n'est pas de cet ordre : on y évoque bien sûr sur le divan toutes sortes de faits et d'événements mais en tant qu'ils sont dits, il n'y a là de faits que de *faits de dire*. L'analyste aura toujours tort de croire sur parole à la stricte réalité des faits rapportés, comme tendent souvent à le faire certains psychologues en contrôle qui prennent pour argent comptant que la belle mère est une sorcière qui fait ceci et cela, alors même que si ça se trouve il n'y a même pas de belle-mère ! Non pas bien sûr qu'il prenne le parti contraire d'en douter voire le nier, mais parce que, suspendant tout jugement d'existence des *référents* de ce qui est dit, il est à l'écoute du *fait de les dire*, du rapport du sujet à ce qu'il dit et à qui il le dit (transfert). Freud le premier a su suspendre sa crédulité première aux faits énoncés et laisser flottante l'évidence de scènes rapportées malgré la certitude de leur affirmation. Par exemple, pour l'homme aux loups, s'il débusque derrière le rêve à 4 ans une scène sexuelle des parents à laquelle aurait assisté l'enfant à un an et demi, il en arrive à dire qu'elle n'a peut-être pas existé comme telle, que l'effet « scène primitive » n'en a pas besoin, même s'il ajoute *a parte* qu'il a plutôt tendance personnellement à supposer que c'est réel (il en fait honnêtement un simple « penchant » de sa part). Et on sait bien qu'un souvenir s'effectue après coup depuis là on est maintenant, comme une lecture, et peut de plus avoir fonction de souvenir-écran...

On objectera que l'analyste tenant discours, y compris Lacan à maintes reprises, peut fonder un propos, théorique par ex, en disant qu'il en sait quelque chose *par expérience*, sous-entendu « expérience clinique » Mais il ne s'agit plus là d'empirisme, de faits dans la réalité (au sens courant de perception immédiate), il s'agit de la clinique comme expérience singulière de ce qui a pu se passer *entre* analyste et analysant dans le transfert et dont l'analyste en question a pu retenir non des faits comme tels mais des effets de vérité dont il s'efforce après coup d'en faire savoir. Il y a bien en revanche quelque chose qui peut se rapprocher en analyse de l'expérience en tant qu'elle touche au hors discours (comme le prétend l'empirisme), mais ce ne sont pas des faits au sens empirique, ce sont des non-faits (puisqu'échappant au dire), des « butées », des « coups », des « silenciations », qui fissurent le discours tenu, y compris

déconstruit en association libre, et dont on n'a accès que par des affects, angoisse et autres, qui exhalent des trous dans la réalité supposée. Non pas *expérience empirique de la « réalité »* comme telle (toujours aperçue à travers la fenêtre plus ou moins embrumée du fantasme), mais *expérience « pironne » du réel* (je m'amuse à oser ce néologisme incongru : empirique... *ou pire*, à sortir de l'empire de l'illusion !! Toutes mes excuses !).

. Le deuxième sens d'expérience qui vient à l'esprit, surtout de nos jours où il se fait dominant, c'est bien sûr l'expérience scientifique, qui s'appelle de son vrai nom *expérimentation*. Il y aurait à première vue un point commun avec l'expérience analytique : elles opèrent en construisant un dispositif tout à fait *artificiel*, au sens non seulement d'isolé du milieu de vie courante mais selon une disposition parfaitement saugrenue au regard des situations ordinaires même si celles-ci sont déjà technicisées. D'un côté le labo avec tout son étrange outillage et ses servants à l'agitation incompréhensible du profane. De l'autre, un divan qui ne sert pas à dormir mais à parler, un humain qu'on ne connaît pas à qui on parle de soi quand ce n'est pas de tout et de rien, qui réplique quand ça lui chante et qu'on paye de surcroît pour ça. Dans les deux cas, on n'est pas « dans la vie » mais dans un tout autre espace-temps où sont supposées se passer des choses inouïes ailleurs, disons du savoir (connaissance) ou de la vérité (renaissance ?).

Ce rapprochement est évidemment lui-même aussi artificiel que superficiel, ne serait-ce que, comme on l'a dit, parce que l'analyse ne se réduit pas au dispositif divan/fauteuil. Sans rentrer dans le grand débat psychanalyse/science qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, il est clair que l'expérimentation scientifique non seulement porte sur des « objets » (au sens le plus général, y compris donc des humains forcément pris comme « objets » de la recherche dans les sciences dites humaines) en vue d'en accroître la connaissance, mais surtout l'expérimentation vaut comme mise à l'épreuve de la théorie (vérification ou falsification), et qu'elle n'a donc pas autorité sur elle-même, qu'elle est au service de la théorisation.

En fait, Freud a semble-t-il été tenté assez longtemps par un schéma approchant, dans la mesure où il tendait, parfois explicitement dans les premiers temps, à privilégier la « recherche » en psychanalyse (voir par exemple le ton de certains passages des « cinq

psychanalyses »), à en établir la théorie, au prix de tenir sa pratique comme un biais pour la perfectionner, la remodeler. Ce n'est pas sans rapport avec son vœu d'en faire une discipline scientifique à part entière, et ça peut se comprendre pragmatiquement par le souci d'en faire reconnaître la respectabilité contre ses détracteurs, médicaux en particulier. Le livre concocté il y a quelques années par le « groupe de contact » destiné à amadouer les pouvoirs publics qui en veulent à la psychanalyse, intitulé « ce que la psychanalyse apporte à la science » va dans le même sens. Freud ne s'en est certes pas tenu là, qui n'a cessé d'inversement de remettre toujours en chantier ses théorisations en fonction de la pratique et de ne pas perdre de vue que l'expérience transférentielle n'autorisait pas qu'elle ne soit qu'application de la théorie pour la vérifier ou remettre en question. Et si un « retour à Freud » était possible c'est bien parce qu'il y a une « expérience freudienne » singulière en un tout autre sens que scientifique ou empirique. C'est donc en un troisième sens qu'il faut à mon avis prendre expérience pour rendre compte de ce qu'il en est de l'analyse. C'est surtout ce que je tenais à présenter, tout ce qui précède valant finalement comme un (trop) long préambule.

Je partirais d'un usage du mot expérience beaucoup moins répéré de nos jours, même s'il a une longue *tradition*, justement quasiment perdue de nos jours. On va le retrouver et ce sera pour en mettre à jour, à partir de sa perte, la possibilité d'un mode d'expérience *nouveau* basé sur cette perte, comme expérience singulière qui pourrait caractériser l'analyse aujourd'hui, en tant que paradoxale expérience du manque d'expérience ». C'est énigmatique à ce stade mais je vais tenter de l'explicitier.

C'est Walter Benjamin, ce penseur inclassable qui donne le point de départ, dans un de ses petits textes épars intitulé « Expérience et pauvreté »<sup>3</sup>, d'une intense perspicacité et actualité à mon sens. L'expérience première dont il est question correspond à ce qu'on peut entendre quand on parle de quelqu'un qui « a l'expérience *de la vie* », càd qui l'a vécue, qui l'a faite, qui s'en est formé, transformé tout au long, qui la contient, qui « a cette expérience, qui

---

<sup>3</sup> Walter Benjamin : Œuvres II p 364-372, en Folio essais.

est donc susceptible de la transmettre... Ca va évidemment avec un mode sociétal « traditionnel », où de tels personnages ont la figure des anciens, tel le laboureur de La Fontaine sur le point de mourir qui lègue son « trésor » à ses enfants, en indiquant qu'il est enfoui dans la terre : ce qui incite ceux-ci à creuser, creuser, sans trouver bien sûr nulle cassette, le legs étant de transmettre le fruit de son travail qui est de se mettre soi-même au « travail » en quoi consiste l'expérience de la vie... Longtemps cette modalité de l'expérience a pu faire autorité, moins en terme de connaissance au sens d'un corpus de savoir acquis et à enseigner comme détachable du parcours de celui qui l'a acquis, mais au sens d'un savoir y faire avec la vie dont sa vie a pris corps et qui ne peut se transmettre que par des récits et des paroles plus ou moins énigmatiques, proverbes sibyllins ou autres formules « menteuses » comme celle du laboureur à ses enfants. Une « expérience qui se transmet de bouche à oreille » dit WB (qui se murmure, dirai-je), qui transmet à travers l'individu qui « a l'expérience » non pas essentiellement sa particularité biographique (on est loin du roman autobiographique !) encore moins son intime singularité, mais la totalité floue de tout ce qu'il a traversé et reçu lui-même, s'en est trouvé formé, et donc vaut comme patrimoine culturel. Pas de l'ordre de l'écriture en tout cas, laquelle oublie la mémoire du corps parlant et n'en garde que la trace désincarnée comme corpus de savoir détachable (ce que privilégie le discours universitaire par excellence).

Or, ce que souligne Benjamin, c'est que de nos jours, on est « *de plus en plus pauvre en expérience* » (en ce sens), processus certainement long, sourd et progressif (en rapport sans doute avec l'émergence de l'écriture et des techniques, spécialement de l'imprimerie, comme le souligne WB, a fortiori depuis, de l'informatique) mais dont il en marque l'événement décisif qui l'atteste manifestement dans la « grande guerre » : « *Une chose est claire : le cours de l'expérience a chuté, et ce, dans une génération qui fit en 1914-1918 l'une des expériences les plus effroyables de l'histoire universelle... les gens revenaient muets du champ de bataille, non pas plus riches mais plus pauvres en expérience communicable* ». Que n'aurait-il dit de la deuxième guerre et de la Shoah, lui qui n'a pu que l'éprouver dans l'effroi jusqu'à s'en suicider en 45 au passage de la frontière avec l'Espagne.

Mais, dans ce texte au moins, par un retournement dont il a le secret et des formules taillées comme des diamants que je vous laisse découvrir éventuellement, loin de déplorer *réactivement* cette « barbarie » qui nous prive de cette expérience pleine, il tire de cette « *pauvreté en expérience* » de quoi « *faire valoir cette pauvreté... à l'affirmer si clairement et si nettement qu'il en sorte quelque chose de valable* », ou encore : « *C'est donc une nouvelle espèce de barbarie [dans la civilisation] ? Mais oui. Nous le disons pour introduire une conception nouvelle, positive, de la barbarie. Car en quoi la pauvreté en expérience amène-t-elle le barbare ? Elle l'amène à recommencer au début, à reprendre à zéro, à se débrouiller avec peu, à construire avec presque rien ... parmi les grands créateurs, il y a toujours eu de ces esprits impitoyables qui commençaient à faire table rase* ». De là à envisager non une nouvelle expérience de cette expérience même, c'ad un retour « tradi » en arrière, mais une sorte d'« expérience de la pauvreté en expérience », terriblement en phase avec l'actuel ? Ce que pourrait indiquer la fin du texte : « *Pauvres, voilà bien ce que nous sommes devenus<sup>4</sup>... L'humanité s'apprête à survivre, s'il le faut, à la civilisation. Et surtout elle le fait en riant. Ce rire peut sembler parfois barbare...* ».

Ces intuitions fulgurantes de WB, un autre penseur inclassable, contemporain, celui-là, Giorgio Agemben, en reprend le fil à sa façon pour en pousser les conséquences plus loin, en l'occurrence plus près de ce qui intéresse la psychanalyse, dans un texte inclus dans le livre *Enfance et Histoire*<sup>5</sup>. Très dense et qui mériterait plus qu'un survol, ce dont je me contenterai. La destruction tendancielle de « l'expérience de vie » n'est pas que l'effet des deux grandes catastrophes guerrières du XX<sup>e</sup> (ou de la 3<sup>e</sup> qui menace ?) mais, comme WB lui-même l'a repéré dans de multiples autres textes, s'engendre de façon chronique : « *Nous savons qu'aujourd'hui, pour détruire l'expérience, point n'est besoin d'une catastrophe : la vie quotidienne dans une grande ville suffit parfaitement en temps de pais pour cela... L'homme moderne rentre chez lui le soir épuisé par un fatras*

---

<sup>4</sup> Ce qui résonne avec ce que Lacan appelle le « sujet prolétaire » ?

<sup>5</sup> Giorgio Agemben : *Enfance et histoire*, petite bibliothèque Payot. C'est un recueil d'articles tous intéressés mais ce qui concerne directement notre propos, c'est le premier texte sous titré « *essai sur la disparition de l'expérience* », p19 à 82.

*d'événements -divertissants, ennuyeux, insolites ou ordinaires, agréables ou atroces - sans qu'aucun ne soit mué en expérience.* ». Il en donne même une amusante illustration symptomatique : non pas qu'il n'y ait plus d'expériences aujourd'hui, mais « *elles s'effectuent en dehors de l'homme* » : par exemple, visitant une expo combien se refusent à en faire une expérience « *en laissant ce soin à l'appareil photographique ?* ». C'est d'ailleurs ce qui se passe dans l'expérimentation scientifique, dont Agemben souligne bien la totale rupture avec l'expérience de vie, où l'expérience est le fait de l'appareillage instrumental et où si l'homme y participe encore (en attendant d'être quasiment remplacé par l'IA), ce n'est pas comme parlêtre mais comme « observateur », machine perceptive enregistreuse, dont l'interprétation revient de l'extérieur en dernier ressort au théoricien, lui-même sujet anonyme (universel) de l'énoncé théorique. On voit tout l'écart : là où « *l'expérience traditionnelle avait pour fin de permettre à l'homme de mûrir, càd d'anticiper la mort conçue comme achèvement et totalisation de l'expérience.... l'expérience rapportée au sujet (vide) de la science ne peut mûrir mais seulement accroître ses connaissances.* ». Soit : Montaigne, l'un des derniers penseurs de l'expérience de vie (et donc mort) versus Descartes (et Kant), le réducteur du sujet à un point archimédique abstrait, le *je pense*, pur sujet du verbe.

Le retournement qu'effectue alors pour son compte Agemben est double. Il s'agit bien d'abord, comme Benjamin, de prendre acte de ce devenir sociétal historique où l'homme a été dépossédé de sa capacité d'expérience-de-vie et de trouver une issue dans l'invention d'une nouvelle expérience de l'humanité qui en passe par la destruction de l'expérience proprement dite pour faire valoir la paradoxale nouvelle expérience de l'inexpérimentable, dont il commence à trouver une prémisse dans le projet poétique d'un Baudelaire : « *A l'expropriation de l'expérience, la poésie répond en faisant de cette expropriation une raison de survivre, transformant en normes de vie ce qui ne peut être expérimenté... Est nouvelle la chose dont on ne peut faire l'expérience, parce qu'elle gît au fond de l'inconnu...* ».

Mais, sans annuler cette première problématique encore *historisante* et anthropologisante qui en constitue le contexte sociétal en devenir où il se joue, il redouble ce retournement en l'interprétant disons *structuralement* : « *Il y a donc des expériences qui ne nous appartiennent pas, qui ne sont pas nôtres (pour parler comme Montaigne), mais*

qui pour cette raison même – parce qu’elles sont expériences de ce qui échappe à l’expérience – constituent la limite ultime que peut approcher notre expérience dans sa tension vers la mort ». D’où la découverte freudienne de l’inconscient : « Nul doute que dans l’idée d’inconscient, la crise du concept moderne d’expérience – entendons de l’expérience fondée sur le sujet cartésien – n’atteigne son plus haut degré d’évidence. Comme le montre clairement son attribution à une troisième instance, à un ES, l’expérience inconsciente n’est nullement une expérience subjective, une expérience du Je. » (ce qui concorde avec une conception de l’insu comme savoir-sans-sujet, le sujet n’étant pas sujet DE l’inconscient mais ce qui (éthiquement) a, dans l’analyse, à SE faire sujet A l’inconscient). Et il ajoute : « Par la psychanalyse, « ça » n’est plus la mort, comme dans la chute de Montaigne (allusion à un passage des Essais où il raconte sa chute de cheval), car l’expérience a diamétralement changé de terme : elle ne pointe plus vers la mort (le « deuxième » - quoique !) mais régresse vers l’enfance. C’est dans ce retournement, comme dans le passage de la première(je) à la troisième personne (il, ça), qu’il nous faut déchiffrer les traits d’une expérience nouvelle ».

D’où l’élaboration originale d’Agemben qui est de construire un concept d’enfance structurale, à entendre radicalement comme « enfance » (c’est moi qui l’écrit ainsi), càd d’une expérience muette fondamentale qui donne précisément toute sa portée à la venue dans le langage et la parole. Une pure « expérience transcendantale » (ce qui serait monstrueux pour Kant pour qui c’est le *logos* qui est transcendantal, càd le langage, même s’il n’a pas lui-même traduit raison en langage) qui ne peut être que supposée quoique insaisissable (comme un réel lacanien) pour qu’un quelconque sujet entre dans l’existence proprement dite - à parler : « La constitution du sujet dans et par le langage est l’expulsion même de cette expérience muette... Loin d’être quelque chose de subjectif, une expérience originaire ne pourrait être alors que ce qui chez l’homme se trouve avant le sujet, c’ad avant le langage : une expérience muette au sens littéral du terme, une en-fance de l’homme, dont le langage devrait précisément marquer la limite ». Cette « expérience » n’est pas à prendre essentiellement comme une réalité psychique antécédente, « Elle se constitue dans le mouvement même du langage qui l’expulse pour produire à chaque fois l’homme comme sujet ». Bref, **c’est en tant que l’homme n’est pas toujours déjà parlant, qu’il a une enfance, qu’il n’est pas déjà tout-langage**, que contrairement aux animaux qui échangent des signes par nature,

l'humain est contraint de *se faire* parlêtre, de tourner la langue en discours, que dans le temps même se constitue comme insue l'expérience mutique dont il s'expulse - toujours à chaque fois en train d'en sortir. C'est pourquoi, l'expérience d'un enfant n'est pas d'abord celle d'un objet, mais, à partir du défaut d'être déjà dans le système des signes, c'est une expérience du langage même, à parler. Ça pourrait se traduire en lacanien : au défaut du signe déjà là, opère le signifiant en sa motérialité, pas sans chute d'un reste, dit objet a, comme objet non objet (d'expérience). Expérience vide sans objet, mais pas sans conséquence clinique.

Je laisse là ce détour par Agemben (qui offre encore bien d'autres ressources) pour conclure provisoirement et succinctement sur l'analyse comme expérience. Pour le dire vite, écartées les interprétations empiriques et expérimentales, càd l'opinion sur rue et la sophistication du labo, il m'apparaît que l'expérience analytique se joue a priori sur les deux tableaux que cette troisième occurrence du signifiant *expérience* a dessinée.

En premier abord, disons plus « tradi », en un sens pas forcément péjoratif, faire une analyse, c'est (re)faire une expérience de vie, même si elle met provisoirement la « vie réelle » relativement entre parenthèses par un dispositif même minimal mais artificiel. Un espace-temps où retrouver, actualiser ou réactualiser quelque chose de son temps de vie entre naissance et mort, d'en refaire une quasi expérience à nouveaux frais (y compris pécuniers !), façon Montaigne écrivant ses Essais, voire de la constituer comme expérience qu'on n'en aura jamais vraiment faite. Il y a sans doute de ça jusqu'à un certain point. Une analyse relève le sujet singulier que la science a forclos, et avec elle la technicisation sociétale qui détruit l'expérience-de-vie. Dans cette optique, l'expérience d'une analyse viendrait offrir une sorte de compensation à la « pauvreté en expérience » de notre monde urgentiste, à force de récits et de trouvailles signifiantes. Par exemple, à partir de ses modalités contemporaines, on sort de la compulsion computationnelle et de l'espace saturé d'informations qui dégoulinent sur l'imperméable moïque, pour en revenir aux tissus psychiques qu'on réhabite. Au-delà même du travail dit « sur soi » (sans e !), l'analyse peut même s'orienter résolument vers des couches archaïques voire ancestrales (pas celles qu'on

change toutes les deux heures, bien sûr !) en quête d'inscriptions dans une lignée qui fassent point d'Archimède sur quoi reposer une vie jusqu'ici trop branlante. Ce qui pourrait ressembler à des retrouvailles avec l'expérience perdue de nos ancêtres. J'ironise un peu, mais c'est une respiration qui peut valoir pour certains ou pour un temps comme soulagement ou allègement, valoir comme un certain « pensement » pas forcément négligeable. A ce niveau, une psychanalyse est en rivalité avec toutes sortes de psychothérapies. Sur le marché : que la meilleure gagne...

On peut toutefois attendre d'un analyste une expérience d'analyse qu'elle seule peut permettre, même si c'est une expérience plus éprouvante. Une expérience d'aujourd'hui : je veux dire qui soit particulièrement en phase avec ce que la période civilisationnelle contient de barbarie et accentue d'errance « post-moderne », mais qui était déjà à l'œuvre dans le travail analytique dès les suites freudiennes à la guerre 14-18 (invention de la pulsion de mort) et a fortiori les subversions lacaniennes du train-train adaptatif néo-freudien. Ce n'est en effet pas pour rien que Lacan est allé trouver l'ego cogito cartésien qui en fait philosophiquement le fondement du sujet « pur » (vide, universel) de la science, par quoi s'opère l'évidement techno-scientifique de l'ancienne expérience *d'être-là*. Lacan en prend acte, mais pour en assurer par contre-coup la fondation de la psychanalyse même, en tant qu'elle reprend justement ce que a été jeté au trou, non pour ranimer le défunt mais pour construire une expérience nouvelle (et, en répondant, un nouveau discours) à partir de ce sujet sans être, pur artefact de langage, mais qui peut trouver dans la pratique analytique de quoi se faire sujet à l'inconscient, au savoir sans sujet, qu'Agemben appelle l'expérience muette de l'enfance.

Plus précisément, *l'expérience d'une analyse* peut pour une part (et parfois ça peut suffire à « aller mieux ») opérer en extirpant des bouts de vérités de l'insu pour autant qu'il est « structuré comme un langage », c'est-à-dire constitue la « *mémoire de ce qui est oublié* », mémoire de vécus du parlant depuis l'enfance (refoulé) et qui, sinon passent forcément à la conscience, du moins se réarrangent de façon plus vivable. Mais pour une autre part surtout, elle peut aller jusqu'à s'approcher de cette zone « d'expérience muette » dont parlait Agemben, qui *existe* d'autant moins qu'elle *insiste* dans ses effets de

réel, « d'inexpérimentable ». Tout l'enjeu d'une psychanalyse d'aujourd'hui, d'une *psychanalyse comme expérience* que Lacan dans *L'étourdit* appelle son « deuxième tour » auquel se risquent plus ou moins certains et qui peut mener à un terme justifiant qu'il y aura eu analyse, serait de soutenir la *possibilité d'une telle expérience impossible*. Nouveau paradoxe bien sûr, à le dire ainsi, mais dont la pratique est asymptotique ; une *expérience-limite*. Jacques Nassif, qui a été un compagnon de route (façon « Œdipe sur la route », le livre d'Henri Bauchau) de Lacan, s'appuie sur Georges Bataille et son « Expérience intérieure » dont il fait rétrospectivement un analysant exemplaire (et pour Lacan lui-même). Son parcours aura consisté à « pousser l'expérience jusqu'au bout du possible », jusqu'à l'impossible de l'expérience. « Une longue remontée des mots jusqu'au point le plus reculé du silence » écrivait déjà Walter Benjamin. Ce n'est pas un commandement, ni même une recommandation, mais c'est un horizon, sans fin, au sens du transfini. Toucher au réel, à la mesure du possible, et s'en retourner pour en revenir, en revenir alors « pas-tout », assez « fou » pour s'offrir à d'autres-là comme analyste suffisamment à nu pour ne pas recouvrir de ses habillages convenus la parole de l'autre qu'on porte, mais pas trop fou pour savoir doser l'expérience au cas par cas.

En bref, l'analyse se présente moins comme une procédure ou une expérimentation que comme une pure et simple expérience en ce sens radical, une aventure sans tracé préalable dont on découvre le chemin aux pas qu'on y fait. Bataille en train d'écrire *L'expérience intérieure*, en un moment d'angoisse, demande à son ami Maurice Blanchot : qu'est ce qui l'autorise à faire cette folle expérience ? A quoi il lui est répondu : l'autorité, c'est l'expérience elle-même. Avis à la HAS. A l'analysant pressenti qui demande où ça le mènera, quel est le but, combien de temps, comment on s'y prend, osons lui dire (quand c'est le bon moment bien sûr) : l'expérience le dira.

\*

*Pierre Boismenu*

*Depuis la chambre<sup>1</sup>*

*Claude Maillard, Geneviève Piot-Maillol,  
Pierre Boismenu*

*... Une chambre d'oubli.*

Un lit, pas à lire. Deux fauteuils, sans divan. Un thé tiède, qui s'oublie. Une fenêtre peut-être, sur quel ciel... On est là. Et las. Qui est là, trois fois hélas ? Et qui est on, ce nom sans nom du Neutre ? Ce neutre on délogé de l'at home - hors Seine, la rue de, au 38...

*Qu'est-ce qu'on fout là...*

*... Passé décomposé.*

J'ai été, jette été. C'est l'hiver. Dire ce qui vient comme on jette des dés. Au hasard du pas de temps. Au temps du pas. .. *Quel jour on est ?* On ne sait sinon que c'est le jour d'aujourd'ouïe. Dis, Tumentends ? *Ca me fait plaisir que vous soyez là...* Le ciel obscurcit la fenêtre. Le thé est refroidi. Les fauteuils font des faux. Ca s'écrit sur le lit...

*Qu'est-ce que vous foutez là...*

*... Alors, peut-être faire un trilogue.*

Un lieu à trois de nulle part. Un tripode pieds coupés. Un non-lieu du logis mais d'où triloguer. Trois êtres-le-la, sol dérobé, qui de leur voix de passage donnent le la au parler. Affirmer l'impossible à dire. Claudiquer, écouter la boiterie, comme on va à la pêche de ce qui vient.

*De ce qu'on refoulait là...*

*... Une analyse à trois.*

---

<sup>1</sup> *En italiques*, Claude Maillard à la lettre.

Un divan tournant au vent du dit. A contrevent du dispositif, dans le désordre du hors dit. Une horde contrevenant au discourant. Introduisant le cheval de Trois dans la cité analytique. Ce qui pourrait faire trace d'un inécrit. D'un inné cri, d'avant le je suis.

*Suis-je l'ancêtre de l'ancestral...*

*...On est tous les trois et c'est tout.*

Les corps sont là. Tout est là. Rien en vue que le dire, dire qu'on est là. Là où s'est assis le temps. A l'heure perdue de la pendule sans aiguilles ni cadran. Leurre de rien : ça, pas autre chose... *Vivre, qu'est-ce que vivre ... vivre, c'est seulement vivre : en corps. Avec ce petit supplément, le dire et redire : encore. Mais pourquoi et pour qui ?*

*J'attends qui...*

*... C'est la surprise mais laquelle...* Dans la pochette-surprise, sous le tapis des mots qui l'emballent : la chose. Déchire le corps-texte, lâche, ose l'ouvrir. Mais de quel demain ? *Elle essaye de tenir de la surprenance et ça ne les fait pas vraiment rire...* Pas vraiment. Mais si, un peu : à cet instant M, une petite rigole dans le détroit d'entre nous s'ourdit. Sourd-dit aussi, et ensuite : M mène au P, aime haine eau P : jusqu'au puits. Et puis, dit-elle...

*Qu'est-ce qui me tient, me tiendrait...*

*... Suis-je un divan tournoyant dans le ventre du lit*

*Plus les pieds sur terre...*

*Lieu flottant à même la parole...*

*Ecouter qq chose qui échappe...*

*Ensuite retour à l'interprétation...*

*Une certaine face, en face à face, de trois oiseaux sans plume...*

*... Au bout de quelle plume*

*L'écriture, quand vient-elle ?... Etrange jetée...*

*Attendre...Ca peut faire trace d'un écrit...*

*Un petit paragraphe de rien du tout, si on sait où le poser...*

*Cette écriture qui ne cesse de couler, je la prends par en-dessous, à la cuillère sauvage, dans le temps des cerises...*

*Ces phrases ne peuvent s'arrêter d'écrire...*

*... Quel est le parcours que Claude Maillard enchante ?*

*Les mini colloques de Claude Maillard...*

*Oser les mini colloques...-*

*Les trois poèmes de Claude Maillard, un poème à trois...*

*Visages et paysages, livre sorti récemment, volcanise sans aucun doute cette marche élégante d'un pas à pas...*

*... N'entends-tu pas l'embarcation jusqu'à la question.*

*Importance de l'énigmatique recherche...*

*L'impertinence d'une recherche qui serait celle d'une autre langue...*

*Pertinent parce qu'impertinent un mot d'ouverture...*

*Affirmation de l'impossible...*

*On ne peut chevaucher l'impossible, on n'a pas à le faire...*

*... Quand elle écrit elle danse...*

*ça joue une danse qui n'existe pas...*

*La danse du limaçon opère la parenthèse...*

*L'image son et le limaçon sont dans une corbeille...*

*Qui l'ouvrira sera accueilli...*

*Quasi-modo est son rempart...*

*... Menottes, pedottes, sauve qui peut...*

\*



DA CAPO

## Da capo

Les diverses contributions qu'on a pu lire relancent et maintiennent ouvertes un certain nombre de questions qui s'imposent dans la pratique de la psychanalyse.

Reste à poursuivre la correspondance....

L'adresse :

[lettres.ducercle@gmail.com](mailto:lettres.ducercle@gmail.com)